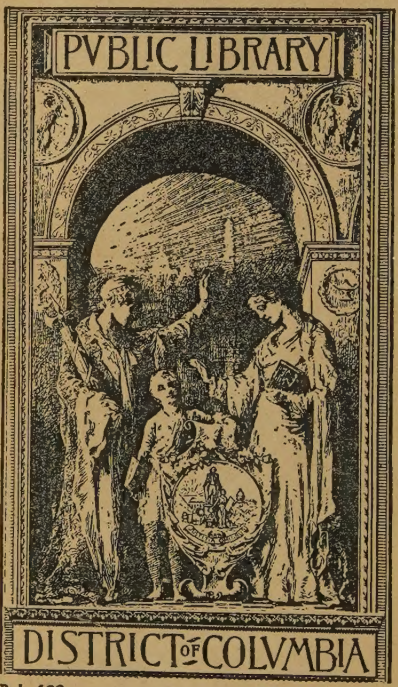


P. L. 123

GPO 9—1455

Illustrator

Audry or d'Audry

See La Grande

Encyclopedia, V. 21, p. 75.

FABLES

CHOISIES,

MISES EN VERS

PAR

J. DE LA FONTAINE.

TOME QUATRIEME.

A BOUILLON,

Aux dépens de la Société typographique.

M. DCC. LXXVI.

CHILDREN'S DEPARTMENT
OFFICE

JYH
C
v.4

Children's Department
Adviser to adults

Les deux Rats, le Renard et l'Œuf

Fable CLXXXIX

La Perdrix Fable CLXXXIX.
Discours à M.^de de la Sabliere

Savart f. f.

FABLES CHOISIES.

LIVRE DIXIEME.

FABLE PREMIERE.

Les deux Rats, le Renard et l'Œuf.

Discours a Madame de la Sabliere.

Iris, je vous louerois, il n'eſt que trop aiſé :
Mais vous avez cent fois notre encens refuſé ;
En cela peu ſemblable au reſte des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit ſi flatteur.
Je ne les blâme point, je ſouffre cette humeur ;
Elle eſt commune aux dieux, aux monarques, aux belles.

Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on ſert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'eſt la louange, Iris : vous ne la goûtez point.
D'autres propos chez vous récompenſent ce point ;
Propos, agréables commerces,
Où le haſard fournit cent matieres diverſes :
Juſques-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laiſſons le monde & ſa croyance.
La bagatelle, la ſcience,
Les chimeres, le rien, tout eſt bon : je ſoutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'eſt un parterre où Flore épand ſes biens :
Sur différentes fleurs l'Abeille s'y repoſe,
Et fait du miel de toute choſe.
Ce fondement poſé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces Fables auſſi j'entremêle des traits
De certaine philoſophie
Subtile, engageante & hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
Oui parler ? ils diſent donc
Que la bête eſt une machine ;
Qu'en elle tout ſe fait ſans choix & par reſſorts :
Nul ſentiment, point d'ame, en elle tout eſt corps.
Telle eſt la montre qui chemine,
A pas toujours égaux, aveugle & ſans deſſein.
Ouvrez la, liſez dans ſon ſein :

Mainte roue y tient lieu de tout l'eſprit du monde.
La premiere y meut la ſeconde,
Une troiſieme ſuit, elle ſonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête eſt toute telle :
L'objet la frappe en un endroit :
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voiſin en porter la nouvelle :
Le ſens de proche en proche auſſi-tôt la reçoit.
L'impreſſion ſe fait, mais comment ſe fait-elle ?
Selon eux, par néceſſité,
Sans paſſion, ſans volonté.
L'animal ſe ſent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Triſteſſe, joie, amour, plaiſir, douleur cruelle,
Ou quelqu'autre de ces états :
Mais ce n'eſt point cela ; ne vous y trompez pas.
Qu'eſt-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'eſt autre choſe.
Voici de la façon que Deſcartes l'expoſe,
Deſcartes, ce mortel dont on eut fait un dieu
Chez les païens, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'eſprit, comme entre l'huître & l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de ſomme.
Voici, dis-je, comment raiſonne cet auteur :
Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
J'ai le don de penſer, & je ſais que je penſe.
Or vous ſavez, Iris, de certaine ſcience,

Que, quand la bête penſeroit,
La bête ne réfléchiroit
Sur l'objet, ni ſur ſa penſée.
Deſcartes va plus loin, & ſoutient nettement,
Qu'elle ne penſe nullement.
Vous n'êtes point embarraſſée
De le croire, ni moi. Cependant quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ſes efforts
A confondre & brouiller la voie;
L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, & de dix cors,
En ſuppoſe un plus jeune, & l'oblige par force
A préſenter aux Chiens une nouvelle amorce.
Que de raiſonnements pour conſerver ſes jours
Le retour ſur ſes pas, les malices, les tours,
Et le change, & cent ſtratagêmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur ſort!
On le déchire après ſa mort;
Ce ſont tous ſes honneurs ſuprêmes.

Quand la Perdrix
Voit ſes petits
En danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la bleſſée, & va traînant de l'aile,
Attirant le chaſſeur, & le chien ſur ſes pas,

Détourne le danger, ſauve ainſi ſa famille ;
Et puis, quand le chaſſeur croit que ſon chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend ſa volée, & rit
De l'homme, qui, confus, des yeux en vain la ſuit.

Non loin du Nord il eſt un monde,
Où l'on ſait que les habitants
Vivent, ainſi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains ; car quant aux animaux,
Ils y conſtruiſent des travaux,
Qui des torrents groſſis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un & l'autre rivage.
L'édifice réſiſte & dure en ſon entier ;
Après un lit de bois, eſt un lit de mortier :
Chaque Caſtor agit : commune en eſt la tâche :
Le vieux y fait marcher le jeune ſans relâche.
Maint maître d'œuvre y court, & tient haut le bâton.
La république de Platon
Ne ſeroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils ſavent en hiver élever leurs maiſons,
Paſſent les étangs ſur des ponts,
Fruit de leur art, ſavant ouvrage ;
Et nos pareils ont beau le voir,
Juſqu'à préſent tout leur ſavoir
Eſt de paſſer l'onde à la nage.

Que ces Caſtors ne ſoient qu'un corps vuide d'eſprit.
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.
Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenſeur du Nord vous ſera mon garant :
Je vais citer un prince aimé de la victoire :
Son nom ſeul eſt un mur à l'empire Ottoman :
C'eſt le roi Polonois, jamais un roi ne ment.
Il dit donc que ſur ſa frontiere
Des animaux entr'eux ont guerre de tout temps :
Le ſang qui ſe tranſmet des peres aux enfants,
En renouvelle la matiere.
Ces animaux, dit-il, ſont germains du Renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'eſt faite parmi les hommes,
Non pas même au ſiecle où nous ſommes.
Corps-de-garde avancé, vedettes, eſpions,
Embuſcades, partis, & mille inventions
D'une pernicieuſe & maudite ſcience,
Fille du Styx & mere des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon ſens & l'expérience.
Pour chanter leurs combats l'Acheron nous devroit
Rendre Homere. Ah, s'il le rendoit,
Et qu'il rendit auſſi le rival d'Épicure !
Que diroit ce dernier ſur ces exemples-ci ?
Ce que j'ai déjà dit, qu'aux bêtes la nature
Peut par les ſeuls reſſorts opérer tout ceci ;

Que la mémoire eſt corporelle ;
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis au jour dans ces vers,
L'animal n'a beſoin que d'elle.
L'objet, lorſqu'il revient, va dans ſon magaſin
Chercher par le même chemin
L'image auparavant tracée,
Qui ſur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le ſecours de la penſée,
Cauſer un même événement.
Nous agiſſons tout autrement.
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'inſtinct. Je parle, je chemine :
Je ſens en moi certain agent
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il eſt diſtinct du corps, ſe conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même ;
De tous nos mouvements c'eſt l'arbitre ſuprême.
Mais comment le corps l'entend-il ?
C'eſt là le point : je vois l'outil
Obéir à la main : mais la main, qui la guide ?
Eh ! qui guide les cieux & leur courſe rapide ?
Quelque ange eſt attaché peut-être à ces grands corps.
Un eſprit vit en nous, & meut tous nos reſſorts :
L'impreſſion ſe fait ; le moyen, je l'ignore.
On ne l'apprend qu'au ſein de la divinité ;

Et s'il faut en parler avec ſincérité,
Deſcartes l'ignoroit encore.
Nous & lui, là-deſſus, nous ſommes tous égaux.
Ce que je ſais, Iris, c'eſt qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet eſprit n'agit pas, l'homme ſeul eſt ſon temple.
Auſſi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante après tout n'a point.
Cependant la plante reſpire :
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux Rats cherchoient leur vie, ils trouverent un Œuf.
Le dîner ſuffiſoit à gens de cette eſpece :
Il n'étoit pas beſoin qu'ils trouvaſſent un bœuf.
Pleins d'appétit & d'alégreſſe,
Ils alloient de leur Œuf manger chacun ſa part,
Quand un quidam parut. C'étoit maître Renard :
Rencontre incommode & fâcheuſe.
Car comment ſauver l'Œuf ? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant enſemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner,
C'étoit choſe impoſſible autant que haſardeuſe.
Néceſſité, l'ingénieuſe,
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
L'un ſe mit ſur le dos, prit l'Œuf entre ſes bras,

Puis, malgré quelques heurts & quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille ſoutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'eſprit.

Pour moi ſi j'en étois le maître,
Je leur en donnerois auſſi-bien qu'aux enfants.
Ceux-ci penſent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?
Quelqu'un peut donc penſer, ne ſe pouvant connoître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerois à l'animal
Non point une raiſon, ſelon nôtre maniere ;
Mais beaucoup plus auſſi qu'un aveugle reſſort.
Je ſubtiliſerois un morceau de matiere,
Que l'on ne pourroit plus concevoir ſans effort,
Quinteſſence d'atome, extrait de la lumiere,
Je ne ſais quoi plus vif, & plus mobile encor
Que le feu : car enfin, ſi le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée ? Et ſort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb ? Je rendrois mon ouvrage
Capable de ſentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un Singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois notre lot infiniment plus fort :

Nous aurions un double tréſor :
L'un, cette ame pareille en tous tant que nous ſommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers, ſous le nom d'animaux :
L'autre, encore une autre ame, entre nous & les anges
Commune en un certain degré ;
Et ce tréſor à part créé,
Suivroit parmi les airs les céleſtes phalanges,
Entreroit dans un point ſans en être preſſé,
Ne finiroit jamais quoiqu'ayant commencé :
Choſes réelles quoiqu'étranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du ciel en nous ne paroîtroit
Qu'une tendre & foible lumiere :
L'organe étant plus fort, la raiſon perceroit
Les ténebres de la matiere
Qui toujours envelopperoit
L'autre ame imparfaite & groſſiere.

l'Homme et la Couleuvre
Fable CXC.

FABLE II.

L'HOMME ET LA COULEUVRE.

Un Homme vit une Couleuvre :
Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers.
A ces mots, l'animal pervers
(C'eſt le Serpent que je veux dire,
Et non l'Homme, on pourroit aiſément s'y tromper.)
A ces mots, le Serpent ſe laiſſant attraper,
Eſt pris, mis en un ſac, & ce qui fut le pire,
On réſolut ſa mort, fut-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raiſon,
L'autre lui fit cette harangue :
Symbole des ingrats, être bon aux méchants,
C'eſt être ſot ; meurs donc : ta colere & tes dents
Ne me nuiront jamais. Le Serpent, en ſa langue,
Reprit du mieux qu'il put : S'il falloit condamner
Tous les ingrats qui ſont au monde,
A qui pourroit-on pardonner ?
Toi-même, tu te fais ton procès. Je me fonde
Sur tes propres leçons : jette les yeux ſur toi.
Mes jours ſont en tes mains, tranche-les : ta juſtice,
C'eſt ton utilité, ton plaiſir, ton caprice :
Selon ces loix condamne-moi :

Mais trouve bon qu'avec franchiſe
En mourant au moins je te diſe,
Que le ſymbole des ingrats
Ce n'eſt point le Serpent, c'eſt l'Homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre : il recula d'un pas.
Enfin il reparti : Tes raiſons ſont frivoles :
Je pourrois décider, car ce droit m'appartient :
Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le Reptile.
Une Vache étoit là ; l'on l'appelle, elle vient,
Le cas eſt propoſé, c'étoit choſe facile.
Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeller ?
La Couleuvre a raiſon, pourquoi diſſimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années :
Il n'a, ſans mes bienfaits, paſſé nulles journées :
Tout n'eſt que pour lui ſeul : mon lait & mes enfants
Le font à la maiſon revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli ſa ſanté que les ans
Avoient altérée ; & mes peines
Ont pour but ſon plaiſir ainſi que ſon beſoin.
Enfin me voilà vieille ; il me laiſſe en un coin
Sans herbe : s'il vouloit encor me laiſſer paître !
Mais je ſuis attachée ; & ſi j'euſſe eu pour maître
Un Serpent, eût-il ſu jamais pouſſer ſi loin
L'ingratitude ? Adieu. J'ai dit ce que je penſe.
L'Homme, tout étonné d'une telle ſentence,
Dit au Serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit ?
C'eſt une radoteuſe, elle a perdu l'eſprit.
Croyons ce Bœuf. Croyons, dit la rampante bête.

Ainſi

Ainſi dit, ainſi fait. Le Bœuf vient à pas lents :
Quand il eut ruminé tout le cas en ſa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous ſeuls il portoit les ſoins les plus peſants,
Parcourant, ſans ceſſer, ce long cercle de peines
Qui, revenant ſur ſoi, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, & vend aux animaux :
Que cette ſuite de travaux
Pour récompenſe avoit, de tous tant que nous ſommes,
Force coups, peu de gré : puis quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer chaque fois que les Hommes
Achetoient de ſon ſang l'indulgence des Dieux.
Ainſi parla le Bœuf. L'Homme dit : Faiſons taire
Cet ennuyeux déclamateur.
Il cherche de grands mots, & vient ici ſe faire,
Au lieu d'arbitre, accuſateur.
Je le recuſe auſſi. L'Arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encor. Il ſervoit de refuge,
Contre le chaud, la pluie, & la fureur des vents :
Pour nous ſeuls il ornoit les jardins & les champs :
L'ombrage n'étoit pas le ſeul bien qu'il ſçut faire ;
Il courboit ſous les fruits : cependant pour ſalaire
Un ruſtre l'abattoit, c'étoit là ſon loyer,
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
L'ombre, l'été ; l'hyver, les plaiſirs du foyer.
Que ne l'émondoit-on ſans prendre la cognée ?

De ſon tempérament il eut encor vécu.
L'Homme trouvant mauvais que l'on l'eut convaincu,
Voulut à toute force avoir cauſe gagnée.
Je ſuis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.
Du ſac & du Serpent auſſi-tôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en uſe ainſi chez les grands.
La raiſon les offenſe : ils ſe mettent en tête
Que tout eſt né pour eux, quadrupedes & gens,
Et Serpents.
Si quelqu'un deſſerre les dents,
C'eſt un ſot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire ?
Parler de loin, ou bien ſe taire ?

La Tortue et les deux Canards

Fable CXCI

FABLE III.

LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS.

Une Tortue étoit, à la tête légere,
Qui laſſe de ſon trou voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangere :
Volontiers gens boiteux haïſſent le logis.
Deux Canards à qui la commere
Communiqua ce beau deſſein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la ſatisfaire :
Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons par l'air en Amérique.
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple ; & vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulyſſe en fit autant. On ne s'attendoit guere
De voir Ulyſſe en cette affaire.
La Tortue écouta la propoſition.
Marché fait, les oiſeaux forgent une machine,
Pour tranſporter la pélerine,
Dans la gueule en travers on lui paſſe un bâton :
Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher priſe ;
Puis, chaque Canard prend ce bâton par un bout.
La Tortue enlevée, on s'étonne par-tout
De voir aller, en cette guiſe,

L'animal lent & ſa maiſon,
Juſtement au milieu de l'un & l'autre Oiſon.
Miracle ! crioit-on : Venez voir dans les nues
Paſſer la reine des Tortues.
La reine ! vraiment oui ; je la ſuis en effet :
Ne vous en moquez point. Elle eut beaucoup mieux
fait
De paſſer ſon chemin ſans dire aucune choſe ;
Car lâchant le bâton en deſſerrant les dents,
Elle tombe, elle creve aux pieds des regardants.
Son indiſcrétion de ſa perte fut cauſe.

Imprudence, babil, & ſotte vanité,
Et vaine curioſité,
Ont enſemble étroit parentage :
Ce ſont enfants tous d'un lignage.

(*Fable exct.*)

Les Poissons et le Cormoran.
Fable CXCII.

Savart. f. S.

FABLE IV.

LES POISSONS ET LE CORMORAN.

Il n'étoit point d'étang dans tout le voiſinage
Qu'un Cormoran n'eut mis à contribution.
Viviers & réſervoirs lui payoient penſion :
Sa cuiſine alloit bien : mais lorſque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuiſine alla mal.
Tout Cormoran ſe ſert de pourvoyeur lui-même.
Le notre un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets, ni réſeaux,
Souffroit une diſette extrême.
Que fit-il ? le beſoin, docteur en ſtratagême,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une Écréviſſe.
Ma commere, dit-il, allez tout à l'inſtant
Porter un avis important
A ce peuple ; il faut qu'il périſſe :
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'Écreviſſe en hâte s'en va
Conter le cas : grande eſt l'émûte.
On court, on s'aſſemble, on députe
A l'Oiſeau. Seigneur Cormoran,

D'où vous vient cet avis ? quel eſt votre garant ?
Etes-vous sûr de cette affaire ?
N'y ſavez-vous remede ? & qu'eſt-il bon de faire ?
Changer de lieu, dit-il. Comment le ferons-nous ?
N'en ſoyez point en ſoin : je vous porterai tous,
L'un après l'autre, en ma retraite,
Nul, que Dieu ſeul & moi, n'en connoît les chemins :
Il n'eſt demeure plus ſecrette.
Un vivier que Nature y creuſa de ſes mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république.
On le crut. Le peuple aquatique,
L'un après l'autre, fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, Cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Tranſparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit ſans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit à leurs dépens,
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui ſont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu ; puiſque l'humaine engeance
En auroit auſſi-bien croqué ſa bonne part.
Qu'importe qui vous mange ? homme ou loup ? toute panſe

Me paroît une à cet égard :
Un jour plutôt, un jour plus tard,
Ce n'eſt pas grande différence.

FABLE V.

L'ENFOUISSEUR ET SON COMPERE.

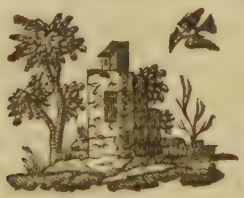
Un pince-maille avoit tant amaſſé,
Qu'il ne ſavoit où loger ſa finance.
L'avarice, compagne & ſœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embarraſſé
Dans le choix d'un dépoſitaire;
Car il en vouloit un; & voici ſa raiſon.
L'objet tente: il faudra que ce monceau s'altere,
Si je le laiſſe à la maiſon:
Moi-même, de mon bien je ſerai le larron.
Le larron? quoi jouir, c'eſt ſe voler ſoi-même!
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon:
Le bien n'eſt bien qu'en tant que l'on peut s'en défaire,
Sans cela, c'eſt un mal. Veux-tu le réſerver
Pour un âge & des temps qui n'en ont plus que faire?
La peine d'acquérir, le ſoin de conſerver,
Otent le prix à l'or qu'on croit ſi néceſſaire.
Pour ſe décharger d'un tel ſoin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au beſoin.
Il aima mieux la terre; &, prenant ſon Compere,
Celui-ci l'aide; ils vont enfoüir le tréſor.

L'Enfouisseur et son Compere.

Fable CXCIII.

Au bout de quelque temps l'homme va voir ſon or :
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le Compere, il va vîte
Lui dire : Apprêtez-vous : car il me reſte encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre maſſe.
Le Compere auſſi-tôt va remettre en ſa place
L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois, ſans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut ſage :
Il retint tout chez lui, réſolu de jouir,
Plus n'entaſſer, plus n'enfouïr ;
Et le pauvre voleur ne trouvant plus ſon gage,
Penſa tomber de ſa hauteur.

Il n'eſt pas mal aiſé de tromper un trompeur.



(*Fable* CXCIII.)

FABLE VI.

LE LOUP ET LES BERGERS.

Un Loup rempli d'humanité,
(S'il en eſt de tels dans le monde)
Fit un jour ſur ſa cruauté,
(Quoiqu'il ne l'exerçât que par néceſſité)
Une réflexion profonde.
Je ſuis haï, dit-il, & de qui ? de chacun.
Le Loup eſt l'ennemi commun:
Chiens, chaſſeurs, villageois s'aſſemblent pour ſa perte.
Jupiter eſt, là-haut, étourdi de leurs cris:
C'eſt par-là que de Loups l'Angleterre eſt déſerte:
On y mit notre tête à prix.
Il n'eſt hobereau qui ne faſſe
Contre nous tels bans publier:
Il n'eſt marmot oſant crier,
Que du Loup auſſi-tôt ſa mere ne menace,
Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux
Dont j'aurai paſſé mon envie.
Eh bien, ne mangeons plus de choſe ayant eu vie,
Paiſſons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.

Le Loup et les Bergers
Fable CXCIV.

Eſt-ce une choſe ſi cruelle ?
Vaut-il mieux s'attirer la haine univerſelle ?
Diſant ces mots, il vit des Bergers, pour leur rôt,
Mangeant un agneau cuit en broche.
Oh ! on ! dit-il, je me reproche
Le ſang de cette gent ? voilà ſes gardiens
S'en repaiſſants, eux & leurs chiens ;
Et moi, Loup, j'en ferai ſcrupule ?
Non, par tous les Dieux, non ; je ſerois ridicule.
Thibaut l'agnelet paſſera,
Sans qu'à la broche je le mette ;
Et non-ſeulement lui, mais la mere qu'il tette,
Et le pere qui l'engendra.
Le Loup avoit raiſon. Eſt-il dit qu'on nous voie
Faire feſtin de toute proie,
Manger les animaux ; & nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or, autant que nous pourrons ?
Ils n'auront ni croc, ni marmite ?
Bergers, Bergers, le Loup n'a tort
Que quand il n'eſt pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en hermite ?

FABLE VII.

L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE.

O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une foi en ta vie.
Progné me vient enlever les morceaux :
Caracolant, frisant l'air & les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte :
Miennes je puis les dire ; & mon rézeau
En seroit plein sans ce maudit oiseau :
Je l'ai tissu de matiere assez forte.
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignoit l'Araignée autrefois tapissiere,
Et qui lors étant filandiere,
Prétendoit enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomele, attentive à sa proie,
Malgré le bestion happoit mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.
La pauvre Aragne n'ayant plus

l'Araignee et l'Hirondelle

Fable CXCV.

FABLE VIII.

LA PERDRIX ET LES COQS.

Parmi de certains Coqs incivils, peu galants,
Toujours en noiſe & turbulents,
Une Perdrix étoit nourrie.
Son ſexe & l'hoſpitalité,
De la part de ces Coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faiſoient eſpérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant fort ſouvent en furie,
Pour la dame étrangere ayant peu de reſpect,
Lui donnoit fort ſouvent d'horribles coups de bec,
D'abord elle en fut affligée :
Mais ſi-tôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entrebattre elle-même, & ſe percer les flancs,
Elle ſe conſola. Ce ſont leurs mœurs, dit-elle:
Ne les accuſons point : plaignons plutôt ces gens.
Jupiter ſur un ſeul modele
N'a pas formé tous les eſprits.
Il eſt des naturels de Coqs & de Perdrix.
S'il dépendoit de moi, je paſſerois ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement.

La Perdrix et les Coqs.

Fable CXCVI.

Il nous prend avec des tonnelles,
Nous loge avec des Coqs, & nous coupe les ailes :
C'eſt de l'homme qu'il faut ſe plaindre ſeulement.

(*Fable* CXCVI.)

FABLE IX.

LE CHIEN A QUI ON A COUPÉ LES OREILLES.

Qu'ai-je fait pour me voir ainſi
Mutilé par mon propre maître ?
Le bel état où me voici !
Devant les autres Chiens oſerai-je paroître ?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans !
Qui vous feroit choſes pareilles ?
Ainſi crioit Moufflar jeune dogue ; & les gens
Peu touchés de ſes cris douloureux & perçants,
Venoient de lui couper ſans pitié les oreilles.
Moufflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup : car étant de nature
A piller ſes pareils, mainte méſaventure
L'auroit fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laiſſer de priſe aux dents d'autrui
C'eſt le mieux. Quand on n'a qu'un endroit a défendre,
On le munit de peur d'eſclandre :
Témoin

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

Fable CXCVII.

FABLE X.

LE BERGER ET LE ROI.

Deux démons, à leur gré, partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison.
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un, amour; & l'autre, ambition.
Cette derniere étend le plus loin son empire:
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir: mais mon but est de dire
Comme un roi fit venir un Berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siecle où nous sommes.
Ce Roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grace aux soins du Berger, de très-notables sommes.
Le Berger plut au Roi par ses soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens:
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes.
Je te fais juge souverain.
Voilà notre Berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eut guere vu d'autres gens qu'un hermite,

Le Berger et le Roi

Fable CXCVIII.

L'animal dégourdi piqua ſon homme au bras.
Quant à vous, j'oſe vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque choſe de pire.
Eh, que me ſauroit-il arriver que la mort?
Mille dégoûts viendront, dit le prophete hermite.
Il en vint en effet : l'hermite n'eut pas tort.
Mainte peſte de cour fit tant par maint reſſort,
Que la candeur du juge, ainſi que ſon mérite,
Furent ſuſpects au prince. On cabale, on ſuſcite
Accuſateurs & gens grevés par ſes arrêts.
De nos biens, dirent-ils, il s'eſt fait un palais.
Le prince voulut voir ſes richeſſes immenſes,
Il ne trouva par-tout que médiocrité,
Louanges du déſert & de la pauvreté :
C'étoient là ſes magnificences.
Son fait, dit-on, conſiſte en des pierres de prix :
Un grand coffre en eſt plein, fermé de dix ſerrures.
Lui-même ouvrit ce coffre, & rendit bien ſurpris
Tous les machineurs d'impoſtures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetiere, houlette,
Et, je penſe, auſſi ſa muſette.
Doux tréſors ! ce dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes ſur vous l'envie & le menſonge,
Je vous reprends : ſortons de ces riches palais
Comme l'on ſortiroit d'un ſonge.
Sire, pardonnez-moi cette exclamation.

J'avois prévu ma chûte en montant ſur le faîte.
Je m'y ſuis trop complu : mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ?

FABLE XI.

LES POISSONS ET LE BERGER QUI JOUE DE LA FLUTE.

Tyrcis, qui pour la seule Annette
Faisoit résonner les accords
D'une voix & d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies,
Dont Zéphyre habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit :
Mais nul poisson ne s'approchoit.
La Bergere perdoit ses peines.
Le Berger qui, par ses chansons,
Eut attiré des inhumaines,
Crut, & crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : Citoyens de cette onde ;
Laissez votre Nayade en sa grotte profonde :
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle ;
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle ;
Vous serez traités doucement ;
On n'en veut point à votre vie.
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal.

Les Poissons et le Berger qui joue de la flute. Fable CXCIX

Et quand à quelques-uns l'appât ſeroit fatal,
Mourir des mains d'Annette eſt un ſort que j'envie.
Ce diſcours éloquent ne fit pas grand effet :
L'auditoire étoit ſourd auſſi-bien que muet.
Tyrcis eut beau prêcher : ces paroles mieillées
S'en étant au vent envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poiſſons pris :
Voilà les poiſſons mis aux pieds de la Bergere.

O vous ! paſteurs d'humains & non pas de brebis
Rois, qui croyez gagner par raiſon les eſprits
D'une multitude étrangere,
Ce n'eſt jamais par-là que l'on en vient à bout ;
Il y faut une autre maniere :
Servez-vous de vos rets, la puiſſance fait tout.

FABLE XII.

LES DEUX PERROQUETS, LE ROI ET SON FILS.

Deux Perroquets, l'un pere & l'autre fils,
Du rôt d'un Roi faiſoient leur ordinaire.
Deux demi-dieux, l'un fils & l'autre pere,
De ces oiſeaux faiſoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié ſincere
Entre ces gens. Les deux peres s'aimoient :
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre auſſi s'accoutumoient,
Nourris enſemble & compagnons d'école.
C'étoit beaucoup d'honneur au jeune Perroquet,
Car l'enfant étoit prince, & ſon pere monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque,
Il aimoit les oiſeaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faiſoit auſſi ſa part des délices du prince.
Ces deux rivaux un jour enſemble ſe jouant,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le paſſereau, peu circonſpect,
S'attira de tels coups de bec,
Que demi-mort & traînant l'aile,

Les deux Perroquets le Roi et son fils.

Fable CC.

On crut qu'il n'en pourroit guérir.
Le prince indigné fit mourir
Son Perroquet. Le bruit en vint au pere.
L'infortuné vieillard crie & ſe déſeſpere;
Le tout en vain : ſes cris ſont ſuperflus :
L'oiſeau parleur eſt déjà dans la barque :
Pour dire mieux, l'oiſeau ne parlant plus,
Fait qu'en fureur ſur le fils du monarque,
Son pere s'en va fondre & lui creve les yeux.
Il ſe ſauve auſſi-tôt, & choiſit pour aſyle
Le haut d'un pin. Là, dans le ſein des dieux,
Il goûte ſa vengeance en lieu sûr & tranquille :
Le Roi lui-même y court, & dit pour l'attirer :
Ami, reviens chez moi : que nous ſert de pleurer ?
Haine, vengeance & deuil, laiſſons tout à la porte.
Je ſuis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur ſoit forte,
Que le tort vient de nous : mon fils fut l'agreſſeur.
Mon fils ! non : c'eſt le Sort qui du coup eſt l'auteur.
La Parque avoit écrit de tout temps en ſon livre,
Que l'un de nos enfants devoit ceſſer de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Conſolons-nous tous deux, & reviens dans ta cage.
Le Perroquet dit : Sire Roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi ?
Tu m'allegues le Sort : prétends-tu par ta foi
Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?

Mais que la Providence, ou bien que le Deſtin
Regle les affaires du monde,
Il eſt écrit là haut qu'au faîte de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,
J'acheverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juſte ſujet
De haine & de fureur. Je ſais que la vengeance
Eſt un morceau de Roi, car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offenſe :
Je le crois : cependant, il me faut, pour le mieux,
Éviter ta main & tes yeux.
Sire Roi, mon ami, va-t'en, tu perds ta peine,
Ne me parle point de retour :
L'abſence eſt auſſi-bien un remede à la haine,
Qu'un appareil contre l'amour.

La Lionne et l'Ourse

Fable CCI.

FABLE XIII.

LA LIONNE ET L'OURS.

Mere Lionne avoit perdu ſon faon ;
Un chaſſeur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Pouſſoit un tel rugiſſement,
Que toute la forêt étoit importunée.
La nuit, ni ſon obſcurité,
Son ſilence & ſes autres charmes,
De la reine des bois n'arrêtoit les vacarmes.
Nul animal n'étoit du ſommeil viſité.
L'Ours enfin lui dit : Ma commere,
Un mot ſans plus ; tous les enfants
Qui ſont paſſés entre vos dents,
N'avoient-ils ni pere ni mere ?
Ils en avoient. S'il eſt ainſi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de meres ſe ſont tues,
Que ne vous taiſez-vous auſſi ?
Moi me taire ? moi malheureuſe !
Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra trainer
Une vieilleſſe douloureuſe.
Dites-moi qui vous force à vous y condamner ?
Hélas ! c'eſt le Deſtin qui me hait. Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Miſérables humains, ceci s'adreſſe à vous.
Je n'entends réſonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, ſe croit haï des cieux,
Qu'il conſidere Hécube, il rendra grace aux dieux.

Les deux Aventuriers et le Talisman. Fable CCII.

FABLE XIV.

LES DEUX AVENTURIERS ET LE TALISMAN.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin, qu'Hercule & ſes travaux.
Ce dieu n'a guere de rivaux:
J'en vois peu dans la Fable, encor moins dans l'Hiſtoire.
En voici pourtant un, que de vieux Taliſmans
Firent chercher fortune au pays des romans.
Il voyageoit de compagnie:
Son camarade & lui trouverent un poteau,
Ayant au haut cet écriteau:
Seigneur Aventurier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
Tu n'as qu'à paſſer ce torrent;
Puis prenant dans tes bras un éléphant de pierre,
Que tu verras couché par terre,
Le porter d'une haleine au ſommet de ce mont
Qui menace les cieux de ſon ſuperbe front.
L'un des deux chevaliers ſaigna du nez. Si l'onde
Eſt rapide autant que profonde,
Dit-il, & ſuppoſé qu'on la puiſſe paſſer,

Pourquoi de l'éléphant s'aller embarraſſer ?
Quelle ridicule entrepriſe !
Le ſage l'aura fait par tel art & de guiſe,
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :
Mais juſqu'au haut du mont, d'une haleine ? il n'eſt pas
Au pouvoir d'un mortel ; à moins que la figure
Ne ſoit d'un éléphant nain, pigmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton ;
Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure ?
On nous veut attraper dedans cette écriture :
Ce ſera quelque énigme à tromper un enfant.
C'eſt pourquoi je vous laiſſe avec votre éléphant.
Le raiſonneur parti, l'Aventurier ſe lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur, ni violence,
Ne purent l'arrêter ; & ſelon l'écriteau,
Il vit ſon éléphant couché ſur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une eſplanade, & puis une cité.
Un cri par l'éléphant auſſi-tôt eſt jeté.
Le peuple auſſi-tôt ſort en armes.
Tout autre Aventurier, au bruit de ces alarmes,
Auroit fui. Celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins ſa vie, & mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouir cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de ſon roi mort.
Il ne ſe fit prier que de la bonne ſorte,

Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte en diſoit autant quand on le fit ſaint-pere,
(Seroit-ce bien une miſere
Que d'être pape, ou d'être roi ?)
On reconnut bientôt ſon peu de bonne foi.

Fortune aveugle ſuit aveugle hardieſſe.
Le ſage quelquefois fait bien d'exécuter,
Avant que de donner le temps à la ſageſſe
D'enviſager le fait, & ſans la conſulter.

FABLE XV.

LES LAPINS.

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

Je me ſuis ſouvent dit, voyant de quelle ſorte
L'homme agit, & qu'il ſe comporte
En mille occaſions comme les animaux :
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ſes ſujets ; & la nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une maſſe où puiſent les eſprits,
J'entends les eſprits corps, & pêtris de matiere.
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, ſoit lorſque la lumiere
Précipite ſes traits dans l'humide ſéjour,
Soit lorſque le ſoleil rentre dans ſa carriere,
Et que n'étant plus nuit, il n'eſt pas encor jour,
Au bord de quelques bois ſur un arbre je grimpe ;
Et nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie à diſcrétion
Un Lapin qui n'y penſoit guere.
Je vois fuir auſſi-tôt toute la nation
Des Lapins qui ſur la bruyere,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient,

Les Lapins,
Fable CCIII.

S'égayoient, & de thym parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher ſa ſûreté
Dans la ſouterreine cité :
Mais le danger s'oublie ; & cette peur ſi grande
S'évanouit bientôt. Je revois les Lapins
Plus gais qu'auparavant revenir ſous mes mains.
Ne reconnoît-on pas en cela les humains ?
Diſperſés par quelque orage,
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont haſarder encor
Même vent, même naufrage.
Vrais Lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.
Joignons à cet exemple une choſe commune.

Quand des Chiens étrangers paſſent par quelque endroit
Qui n'eſt pas de leur détroit,
Je laiſſe à penſer quelle fête !
Les Chiens du lieu n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces paſſants
Juſqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de biens, de grandeur & de gloire
Aux gouverneurs d'états, à certains courtiſans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,

Piller le ſurvenant, nous jeter ſur ſa peau.
La coquette & l'auteur ſont de ce caractere :
Malheur à l'écrivain nouveau !
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'eſt le droit du jeu ; c'eſt l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon diſcours.
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
Tous les maîtres de l'art, & tiens qu'il faut laiſſer
Dans les plus beaux ſujets quelque choſe à penſer :
Ainſi ce diſcours doit ceſſer.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de ſolide,
Et dont la modeſtie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter ſans pudeur
La louange la plus permiſe,
La plus juſte & la mieux acquiſe ;
Vous enfin, dont, à peine, ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps & des cenſeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui des ans & des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers ;
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde,
Que vous m'avez donné le ſujet de ces vers.

(*Fable* CCIII.)

Le Marchand le Gentilhommé,
le Pâtre et le Fils de Roy Fable 204

FABLE XVI.

LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PATRE ET LE FILS DE ROI.

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Preſque nuds échappés à la fureur des ondes,
Un Trafiquant, un Noble, un Pâtre, un Fils de roi,
Réduits au ſort de Beliſaire (*),
Demandoient aux paſſants de quoi
Pouvoir ſoulager leur miſere.
De raconter quel ſort les avoit aſſemblés,
Quoique ſous divers points tous quatre ils fuſſent nés,
C'eſt un récit de longue haleine.
Ils s'aſſirent enfin au bord d'une fontaine.
Là, le conſeil ſe tint entre les pauvres gens :
Le Prince s'étendit ſur le malheur des grands.
Le Pâtre fut d'avis, qu'éloignant la penſée
De leur aventure paſſée,
Chacun fît de ſon mieux, & s'appliquât au ſoin

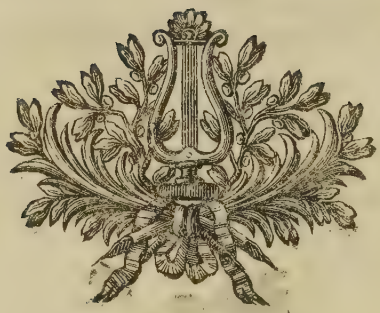
(*) *Beliſaire étoit un grand capitaine, qui ayant commandé les armées de l'empereur Juſtinien, & perdu les bonnes graces de ſon maître, tomba dans un tel point de miſere, qu'il demandoit l'aumône ſur les grands chemins* : Date obolum Beliſario.

De pourvoir au commun beſoin.
La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle ſon homme?
Travaillons; c'eſt de quoi nous mener juſqu'à Rome.
Un Pâtre ainſi parler! Ainſi parler? croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'eſprit & de la raiſon,
Et que de tout berger comme de tout mouton,
Les connoiſſances ſoient bornées?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un, c'étoit le Marchand, ſavoit l'arithmétique;
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enſeignerai la politique,
Reprit le Fils de roi. Le Noble pourſuivit,
Moi, je ſais le blaſon, j'en veux tenir école:
Comme ſi devers l'Inde on eût eu dans l'eſprit
La ſotte vanité de ce jargon frivole.
Le Pâtre dit: Amis, vous parlez bien; mais quoi?
Le mois a trente jours, juſqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous par votre foi?
Vous me donnez une eſpérance
Belle, mais éloignée; & cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain.
Ou, plutôt, ſur quelle aſſurance
Fondez-vous, dites-moi, le ſouper d'aujourd'hui?
Avant tout autre, c'eſt celui
Dont il s'agit: votre ſcience
Eſt courte là-deſſus: ma main y ſuppléra,

A ces mots, le Pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente
Pendant cette journée & pendant la ſuivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant,
Qu'ils allaſſent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure,
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conſerver ſes jours;
Et grace aux dons de la Nature,
La main eſt le plus sûr & le plus prompt ſecours.

Fin du dixieme Livre.



FABLES CHOISIES.

LIVRE ONZIEME.

Le Lion.
Fable CCV.

FABLES CHOISIES.

LIVRE ONZIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Lion.

Sultan Léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine,
Force Bœufs dans ſes prés, force Cerfs dans ſes bois,
Force Moutons parmi la plaine.
Il nâquit un Lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments & d'une & d'autre part,
Comme entre grands il ſe pratique,
Le ſultan fit venir ſon viſir le Renard,
Vieux routier & bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, Lionceau mon voiſin;

Son pere eſt mort, que peut-il faire ?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au Deſtin,
S'il garde ce qu'il a ſans tenter de conquête.
Le Renard dit, branlant la tête,
Tels orphelins, Seigneur, ne me font point pitié ;
Il faut de celui-ci conſerver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire,
Avant que la griffe & la dent
Lui ſoit crue, & qu'il ſoit en état de nous nuire :
N'y perdez pas un ſeul moment.
J'ai fait ſon horoſcope : il croîtra par la guerre.
Ce ſera le meilleur Lion,
Pour ſes amis, qui ſoit ſur terre ;
Tâchez donc d'en être, ſinon
Tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le ſultan dormoit lors ; & dedans ſon domaine
Chacun dormoit auſſi, bêtes, gens ; tant qu'enfin
Le Lionceau devient vrai Lion. Le tocſin
Sonne auſſi-tôt ſur lui : l'alarme ſe promene
De toutes parts, & le viſir,
Conſulté là-deſſus, dit avec un ſoupir :
Pourquoi l'irritez-vous ? la choſe eſt ſans remede.
En vain nous appellons mille gens à notre aide.
Plus ils ſont, plus il coûte ; & je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.

Appaiſez le Lion : ſeul il paſſe en puiſſance
Ce monde d'alliés vivant ſur notre bien.
Le Lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, ſa force, avec ſa vigilance.
Jetez-lui promptement ſous la griffe un mouton;
S'il n'en eſt pas content, jetez-en davantage:
Joignez-y quelque bœuf : choiſiſſez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage:
Sauvez le reſte ainſi. Ce conſeil ne plut pas:
Il en prit mal; & force états
Voiſins du ſultan en pâtirent:
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignoient fut le maître.
Propoſez-vous d'avoir le Lion pour ami,
Si vous voulez le laiſſer croître.

(*Fable ccv.*

FABLE II.

LES DIEUX VOULANT INSTRUIRE UN FILS DE JUPITER.

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE.

Jupiter eut un fils qui ſe ſentant du lieu
Dont il tiroit ſon origine,
Avoit l'ame toute divine.
L'enfance n'aime rien : celle du jeune Dieu
Faiſoit ſa principale affaire
Des doux ſoins d'aimer & de plaire.
En lui l'amour & la raiſon
Dévancerent le temps, dont les ailes légeres
N'amenent que trop tôt, hélas ! chaque ſaiſon.
Flore aux regards riants, aux charmantes manieres,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien ;
Ce que la paſſion peut inſpirer d'adreſſe,
Sentiments délicats & remplis de tendreſſe,
Pleurs, ſoupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit, par ſa naiſſance,
Avoir un autre eſprit, & d'autres dons des cieux,
Que les enfants des autres Dieux.
Il ſembloit qu'il n'agît que par réminiſcence,
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement.

Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter. Fable CCVI.

Jupiter cependant voulut le faire inſtruire.
Il aſſembla les Dieux, & dit : J'ai ſu conduire
Seul & ſans compagnon juſqu'ici l'univers :
Mais il eſt des emplois divers
Qu'aux nouveaux Dieux je diſtribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue.
C'eſt mon ſang : tout eſt plein déjà de ſes autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il ſache tout. Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour ſavoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'eſprit.
Je veux, dit le Dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art,
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe, & groſſi cet empire.
Je ſerai ſon maitre de lyre,
Dit le blond & docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule, à la peau de lion,
Son maître à ſurmonter les vices,
A dompter les tranſports, monſtres empoiſonneurs,
Comme hydres renaiſſants ſans ceſſe dans les cœurs.
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les ſentiers peu battus
Qui menent aux honneurs ſur les pas des vertus.
Quand ce vint au Dieu de Cythere,
Il dit qu'il lui montreroit tout.
L'Amour avoit raiſon ; de quoi ne vient à bout
L'eſprit joint au deſir de plaire ?

FABLE III.

LE FERMIER, LE CHIEN ET LE RENARD.

Le Loup & le Renard ſont d'étranges voiſins:
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettoit à toute heure
Les poules d'un fermier; & quoique des plus fins,
Il n'avoit pu donner atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étoient pas au compere un embarras léger.
Hé quoi, dit-il, cette canaille,
Se moque impunément de moi?
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours: le ruſtre, en paix chez ſoi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie
Ses chapons, ſa poulaille: il en a même au croc:
Et moi, maître paſſé, quand j'attrape un vieux coq,
Je ſuis au comble de la joie!
Pourquoi ſire Jupin m'a-t-il donc appellé
Au métier de Renard? je jure les puiſſances
De l'Olympe & du Styx, qu'il en ſera parlé.
Roulant en ſon cœur ſes vengeances,
Il choiſit une nuit libérale en pavots.
Chacun étoit plongé dans un profond repos:
Le Maître du logis, les valets, le Chien même,

Le Fermier, le Chien, et le Renard
Fable CCVII

Poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le Fermier
Laiſſant ouvert ſon poulailler,
Commit une ſottiſe extrême.
Le voleur tourne tant, qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de ſa cruauté,
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps ſanglants, & de carnage.
Peu s'en fallut que le ſoleil
Ne rebrouſſât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, & d'un ſpectacle pareil
Apollon irrité contre le fier Atride,
Joncha ſon camp de morts : on vit preſque détruit
L'oſt des Grecs ; & ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de ſa tente,
Ajax à l'ame impatiente,
De moutons & de boucs fit un vaſte débris,
Croyant tuer en eux ſon concurrent Ulyſſe,
Et les auteurs de l'injuſtice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le Renard, autre Ajax, aux volailles funeſte,
Emporte ce qu'il peut, laiſſe étendu le reſte.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ſes gens, ſon Chien : c'eſt l'ordinaire uſage.
Ah ! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertiſſois-tu dès l'abord du carnage ?
Que ne l'évitiez-vous ? c'eût été plutôt fait.
Si vous, Maître & Fermier, à qui touche le fait

Dormez ſans avoir ſoin que la porte ſoit cloſe;
Voulez-vous que moi, Chien, qui n'ai rien à la
choſe,
Sans aucun intérêt je perde le repos?
Ce Chien parloit très-à-propos:
Son raiſonnement pouvoit être
Fort bon dans la bouche d'un maître;
Mais n'étant que d'un ſimple Chien,
On trouva qu'il ne valoit rien:
On vous ſangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu ſois, ô pere de famille;
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur)
T'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors,
c'eſt erreur.
Couche-toi le dernier & vois fermer ta porte;
Que ſi quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

Le Songe d'un Habitant du Mogol Fable CCVIII.

FABLE IV.

LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL.

Jadis certain Mogol vit en ſonge un Viſir,
Aux champs Élyſiens poſſeſſeur d'un plaiſir
Auſſi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée:
Le même ſongeur vit, en une autre contrée,
Un Hermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange & contre l'ordinaire;
Minos en ces deux morts ſembloit s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut ſurpris.
Dans ce ſonge pourtant ſoupçonnant du myſtere,
Il ſe fit expliquer l'affaire.
L'interprête lui dit: Ne vous étonnez point,
Votre ſonge a du ſens; & ſi j'ai ſur ce point
Acquis tant ſoit peu d'habitude,
C'eſt un avis des Dieux. Pendant l'humain ſéjour
Ce Viſir quelquefois cherchoit la ſolitude;
Cet Hermite aux Viſirs alloit faire ſa cour.

Si j'oſois ajouter au mot de l'interprête,
J'inſpirerois ici l'amour de la retraite;
Elle offre à ſes amants des biens ſans embarras,
Biens purs, préſents du ciel, qui naiſſent ſous les pas.

Solitude où je trouve une douceur ſecrette,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde & du bruit goûter l'ombre & le frais!
O qui m'arrêtera ſous vos ſombres aſyles!
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours & des villes,
M'occuper tout entier, & m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms & les vertus de ces clartés errantes,
Par qui ſont nos deſtins & nos mœurs différentes!
Que ſi je ne ſuis né pour de ſi grands projets,
Du moins que les ruiſſeaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La Parque, à filets d'or, n'ourdira point ma vie;
Je ne dormirai point ſous de riches lambris:
Mais voit-on que le ſomme en perde de ſon prix?
En eſt-il moins profond, & moins plein de délices?
Je lui voue au déſert de nouveaux ſacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu ſans ſoins, & mourrai ſans remords.

Le Lion, le Singe et les deux Anes Fable CCIX.

FABLE V.

LE LION, LE SINGE ET LES DEUX ANES.

Le Lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le Singe, maître-ès-arts chez la gent animale.
La premiere leçon que donna le régent,
Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement,
Il faut que tout prince préfere
Le zele de l'état à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour-propre ; car c'eſt le pere,
C'eſt l'auteur de tous les défauts ;
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce ſentiment vous quitte,
Ce n'eſt pas choſe ſi petite,
Qu'on en vienne à bout dans un jour :
C'eſt beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par là votre perſonne auguſte
N'admettra jamais rien en ſoi
De ridicule ni d'injuſte.
Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un & l'autre.
Toute eſpece, dit le docteur,

(Et je commence par la nôtre)
Toute profeſſion s'eſtime dans ſon cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes,
Et ſemblables diſcours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré ſuprême
On porte ſes pareils; car c'eſt un bon moyen
De s'élever auſſi ſoi-même.
De tout ce que deſſus j'argumente très-bien
Qu'ici-bas maint talent n'eſt que pure grimace,
Cabale, & certain art de ſe faire valoir,
Mieux ſu des ignorants, que des gens de ſavoir.

L'autre jour ſuivant à la trace
Deux Anes qui, prenant tour-à-tour l'encenſoir,
Se louoient tour-à-tour, comme c'eſt la maniere,
J'ouïs que l'un des deux diſoit à ſon confrere:
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuſte & bien ſot
L'homme, cet animal ſi parfait? il profane
Notre auguſte nom, traitant d'Ane
Quiconque eſt ignorant, d'eſprit lourd, idiot:
Il abuſe encore du mot,
Et traite notre rire & nos diſcours de braire.
Les humains ſont plaiſants de vouloir exceller
Par deſſus nous! Non, non; c'eſt à vous de parler,
A leurs orateurs de ſe taire:
Voilà les vrais braillards. Mais laiſſons-là ces gens;

Vous m'entendez, je vous entends :
Il ſuffit ; & quant aux merveilles,
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles ;
Philomele eſt, au prix, novice dans cet art :
Vous ſurpaſſez Lambert. L'autre Baudet repart :
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces Anes, non contents de s'être ainſi grattés,
S'en allerent dans les cités
L'un l'autre ſe prôner. Chacun d'eux croyoit faire,
En priſant ſes pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendroit ſur lui.
J'en connois beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les Baudets, mais parmi les puiſſances
Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeroient entr'eux les ſimples excellences,
S'ils oſoient, en des majeſtés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut ; & ſuppoſe
Que votre majeſté gardera le ſecret.
Elle avoit ſouhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entre autre choſe,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuſte aura ſon tour : il y faut plus de temps.
Ainſi parla ce Singe. On ne m'a pas ſu dire
S'il traita l'autre point, car il eſt délicat ;
Et notre maître-ès-arts qui n'étoit pas un fat,
Regardoit ce Lion comme un terrible ſire.

FABLE VI.

LE LOUP ET LE RENARD.

Mais d'où vient qu'au Renard Ésope accorde un
point ?
C'eſt d'exceller en tours pleins de matoiſerie.
J'en cherche la raiſon ; & ne la trouve point.
Quand le Loup a beſoin de défendre ſa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en fait-il pas autant que lui ?
Je crois qu'il en fait plus, & j'oſerois peut-être
Avec quelque raiſon contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un ſoir il apperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage,
Deux ſeaux alternativement
Puiſoient le liquide élément.
Notre Renard, preſſé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre ſeau tenoit ſuſpendu.
Voilà l'animal deſcendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant ſa perte prochaine :
Car comment remonter, ſi quelque autre affamé,

Le Loup et le Renard.
Fable CCX

B. crétin

De la même image charmé,
Et ſuccédant à ſa miſere,
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire?
Deux jours s'étoient paſſés ſans qu'aucun vînt au puits:
Le temps, qui toujours marche, avoit, pendant deux nuits,
Échancré, ſelon l'ordinaire,
De l'aſtre au front d'argent la face circulaire.
Sire Renard étoit déſeſpéré.
Compere Loup, le goſier altéré,
Paſſe par-là: l'autre dit: Camarade,
Je veux vous régaler; voyez-vous cet objet?
C'eſt un fromage exquis: le dieu Faune l'a fait;
La vache Io donna le lait;
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure,
Le reſte vous ſera ſuffiſante pâture.
Deſcendez dans un ſeau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajuſtât l'hiſtoire,
Le Loup fut un ſot de le croire.
Il deſcend, & ſon poids emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître Renard.

Ne nous en moquons point: nous nous laiſſons ſéduire

Sur auſſi peu de fondement;
Et chacun croit fort aiſément
Ce qu'il craint & ce qu'il deſire.

(*Fable* CCX.)

Le Payſan du Danube.
Fable CCXI

Bertin ſ.

FABLE VII.

LE PAYSAN DU DANUBE.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence,
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.

Jadis, l'erreur du Souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance.
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope, & certain Payſan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurele
Nous fait un portrait fort fidelle.
On connoît les premiers : quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffue ;
Toute sa personne velue
Représentoit un ours, mais un ours mal léché.
Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse levre ;
Portoit sayon de poil de chevre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme, ainsi bâti, fut député des villes
Que lave le Danube : il n'étoit point d'asyles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, & ne portât les mains.

Le député vint donc, & fit cette harangue :
Romains, & vous, Sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie, avant tout, les Dieux de m'assister :
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris.
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits,
Que tout mal & toute injustice :
Faute d'y recourir on viole leurs loix.
Témoin nous, que punit la Romaine avarice ;
Rome est, par nos forfaits plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs & la misere,
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévere,
Il ne vous fasse, en sa colere,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d'heureux champs, & nos mains
Étoient propres aux arts, ainsi qu'au labourage ;
Qu'avez-vous appris aux Germains ?

Ils ont l'adreſſe & le courage :
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, & la violence,
Peut-être, en votre place, ils auroient la puiſſance,
Et ſauroient en uſer ſans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont ſur nous exercée,
N'entre qu'à peine en la penſée.
La majeſté de vos autels
Elle-même en eſt offenſée :
Car ſachez que les immortels
Ont les regards ſur nous. Graces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux, & de leurs temples,
D'avarice qui va juſques à la fureur.
Rien ne ſuffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre & le travail de l'homme
Font, pour les aſſouvir, des efforts ſuperflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
Nous laiſſons nos cheres compagnes :
Nous ne converſons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous ſouhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs, au malheur, nous font joindre le crime.

Retirez les, ils ne nous apprendront
Que la molleſſe, & que le vice.
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine & d'avarice :
C'eſt tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de préſent à faire ?
Point de pourpre à donner ? c'eſt en vain qu'on eſpere
Quelque refuge aux loix : encor leur miniſtere
A-t-il mille longueurs. Ce diſcours, un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Puniſſez de mort
Une plainte un peu trop ſincere.
A ces mots, il ſe couche ; & chacun étonné,
Admire le grand cœur, le bon ſens, l'éloquence
Du Sauvage ainſi proſterné.
On le créa patrice, & ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel diſcours méritoit. On choiſit
D'autres préteurs ; & par écrit
Le Sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour ſervir de modele aux parleurs à venir.
On ne ſut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

Le Vieillard et les trois jeunes Hommes. Fable CCXII.

FABLE VIII.

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES.

Un Octogénaire plantoit.
Paſſe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Diſoient trois Jouvenceaux, enfants du voiſinage,
Aſſurément il radotoit.
Car, au nom des Dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des ſoins d'un avenir qui n'eſt pas fait pour vous?
Ne ſongez déſormais qu'à vos erreurs paſſées.
Quittez le long eſpoir & les vaſtes penſées:
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le Vieillard. Tout établiſſement
Vient tard & dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours & des miens ſe joue également.
Nos termes ſont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? eſt-il aucun moment
Qui vous puiſſe aſſurer d'un ſecond ſeulement?

Mes arriere-neveux me devront cet ombrage :
Hé bien, défendez-vous au ſage
De ſe donner des ſoins pour le plaiſir d'autrui ?
Cela même eſt un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, & quelques jours encore :
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois ſur vos tombeaux.
Le Vieillard eut raiſon. L'un des trois Jouvenceaux
Se noya dès le port allant à l'Amerique.
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars ſervant la république,
Par un coup imprévu vit ſes jours emportés.
Le troiſieme tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter ;
Et, pleurés du Vieillard, il grava ſur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

Les Souris et le Chat huant.

Fable CCXIII.

FABLE IX.

LES SOURIS ET LE CHAT-HUANT.

Il ne faut jamais dire aux gens :
Écoutez un bon mot, oyez une merveille.
Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille ?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté ;
Je le maintiens prodige, & tel que d'une fable
Il a l'air & les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un Hibou, triste & sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprête.
Dans son tronc caverneux, & miné par le temps,
Logeoient, entre autres habitants,
Force Souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé,
Et de son bec avoit leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnoit, il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux Souris le compagnon chassa.
Les premieres qu'il prit, du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite ; & leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, & demain l'autre.

Tout manger à la fois, l'impoſſibilité
S'y trouvoit, joint auſſi le ſoin de ſa ſanté.
Sa prévoyance alloit auſſi loin que la nôtre :
Elle alloit juſqu'à leur porter
Vivres & grains pour ſubſiſter.
Puis qu'un Cartéſien s'obſtine
A traiter ce Hibou de montre & de machine !
Quel reſſort lui pouvoit donner
Le conſeil de tronquer un peuple mis en mue ?
Si ce n'eſt pas là raiſonner,
La raiſon m'eſt choſe inconnue.
Voyez que d'arguments il fit !
Quand ce peuple eſt pris, il s'enfuit :
Donc il faut le croquer auſſi-tôt qu'on le happe.
Tout ? il eſt impoſſible. Et puis, pour le beſoin
N'en dois-je pas garder ? donc il faut avoir ſoin
De le nourrir ſans qu'il échappe.
Mais comment ? ôtons-lui les pieds. Or, trouvez-moi
Choſe, par les humains, à ſa fin mieux conduite ?
Quel autre art de penſer Ariſtote & ſa ſuite
Enſeignent-ils, par votre foi (*) ?

(*) *Ceci n'eſt point une fable ; & la choſe, quoique merveilleuſe & preſque incroyable, eſt véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce Hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raiſonnement tel que celui-ci : mais ces exagérations ſont permiſes à la poéſie, ſur-tout dans la maniere d'écrire dont je me ſers.*

ÉPILOGUE.

C'eſt ainſi que ma muſe, aux bords d'une onde pure,
Traduiſoit en langue des Dieux
Tout ce que diſent ſous les cieux
Tant d'êtres empruntants la voix de la Nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faiſois ſervir d'acteurs en mon ouvrage ;
Car tout parle dans l'univers,
Il n'eſt rien qui n'ait ſon langage.
Plus éloquents chez eux qu'ils ne ſont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidelle ;
Si mon œuvre n'eſt pas un aſſez bon modele,
J'ai du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une derniere main.
Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entrepriſe ;
Donnez mainte leçon que j'ai ſans doute omiſe ;
Sous ces inventions il faut l'envelopper ;
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper.
Pendant le doux emploi de ma muſe innocente,
Louis dompte l'Europe ; & d'une main puiſſante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque :
Favoris des neuf Sœurs, ce ſont là des ſujets
Vainqueurs du Temps & de la Parque.

Fin du onzieme Livre.

FABLES CHOISIES.

LIVRE DOUZIEME.

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE BOURGOGNE.

MONSEIGNEUR,

JE ne puis employer pour mes Fables de protection qui me ſoit plus glorieuſe que la vôtre. Ce goût exquis, & ce jugement ſi ſolide que vous faites paroître dans toutes choſes au de-là d'un âge où, à peine, les autres princes ſont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat ; tout cela, joint au devoir de vous obéir & à la paſſion de vous plaire, m'a obligé de vous préſenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les ſiecles, auſſi-bien que celle de tous les ſages. Vous m'avez même ordonné de continuer ; &, ſi vous me permettez de le dire, il y a des ſujets dont je vous ſuis redevable, & où vous avez jeté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus beſoin de conſulter ni Apollon, ni les Muſes, ni aucunes des divinités du Parnaſſe. Elles ſe rencontrent dans les préſents que vous a faits la Nature, & dans cette ſcience de bien juger des ouvrages de l'eſprit, à quoi vous joignez déjà celle de connoître toutes les regles qui y conviennent. Les Fables d'Ésope ſont une ample matiere pour ces talents. Elles embraſſent toutes ſortes d'événements & de caracteres. Ces menſonges ſont proprement une maniere d'hiſtoire, où on ne flatte perſonne. Ce ne ſont pas choſes de peu d'importance que ces ſujets. Les animaux ſont les précepteurs des hommes dans mon ou-

vrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en orateurs & en poëtes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques & en bons généraux d'armée ; & vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes, qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie. Quand vous souhaiterez quelque Fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples & de nations, & qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, & à la paix qui semble se rapprocher, & dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire & à sa puissance, & de qui on pourroit dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler, pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne ; & suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant
& très-fidelle serviteur,

DE LA FONTAINE.

Les Compagnons d'Ulyse.

Fable CCXIV.

FABLES CHOISIES.

LIVRE DOUZIEME.

FABLE PREMIERE.

Les Compagnons d'Ulysse.

A Monseigneur le duc de Bourgogne.

Prince, l'unique objet du ſoin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces préſents de ma muſe :
Les ans & les travaux me ſerviront d'excuſe.
Mon eſprit diminue ; au lieu qu'à chaque inſtant,
On apperçoit le vôtre aller en augmentant.
Il ne va pas, il court, il ſemble avoir des ailes :
Le héros dont il tient des qualités ſi belles,

Tu me rendras, peut-être, encor simple soldat?
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse, du Lion, court à l'Ours: Eh! mon frere,
Comme te voilà fait! je t'ai vu si joli.
Ah! vraiment nous y voici,
Reprit l'Ours, à sa maniere,
Comme me voilà fait? Comme doit être un Ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je m'en rapporte aux yeux d'une Ourse mes amours.
Te déplais-je? va-t-en, suis ta route & me laisse:
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse;
Et te dis, tout net & tout plat,
Je ne veux point changer d'état.
Le prince Grec au Loup va proposer l'affaire:
Il lui dit, au hasard d'un semblable refus:
Camarade, je suis confus,
Qu'une jeune & belle bergere
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons;
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie;
Tu menois une honnête vie:
Quitte ces bois, & redevien,
Au lieu de loup, homme de bien.
En est-il, dit le Loup? pour moi, je n'en vois guere;
Tu t'en viens me traiter de bête carnassiere,
Toi, qui parles, qu'es-tu? n'auriez-vous pas sans
moi

Mangé ces animaux que plaint tout le village?
Si j'étois homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage?
Pour un mot, quelquefois, vous vous étranglez tous;
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups?
Tout bien considéré, je te soutiens, en somme,
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme;
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse fit à tous une même semonce:
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'étoit leurs délices suprêmes:
Tous renonçoient au los des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir suivant leurs passions,
Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile:
C'étoit sans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
Les Compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts
Ils ont force pareils en ce bas univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure & votre haine.

FABLE II.

LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Un Chat, contemporain d'un fort jeune Moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau.
La cage & le panier avoient mêmes pénates.
Le Chat étoit souvent agacé par l'Oiseau;
L'un s'escrimoit du bec, l'autre jouoit des pattes.
Ce dernier, toutefois, épargnoit son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi.
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le Passereau moins circonspect,
Lui donnoit force coups de bec.
En sage & discrete personne,
Maître Chat excusoit ses jeux.
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connoissoient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenoit;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit.
Quand un Moineau du voisinage
S'en vint les visiter, & se fit compagnon

Le Chat et les deux Moineaux
Fable CCXV.

Du pétulant Pierrot & du ſage Raton.
Entre les deux Oiſeaux il arriva querelle :
Et Raton de prendre parti.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle
D'inſulter ainſi notre ami;
Le Moineau du voiſin viendra manger le nôtre ?
Non, de par tous les Chats. Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger : Vraiment ! dit notre Chat,
Les Moineaux ont un goût exquis & délicat.
Cette réflexion fit auſſi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
Sans cela, toute Fable eſt un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits, mais leur ombre
m'abuſe.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce ſont des jeux pour vous, & non point pour
ma muſe :
Elle & ſes ſœurs n'ont pas l'eſprit que vous avez.

FABLE III.

LE THÉSAURISEUR ET LE SINGE.

Un homme accumuloit. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.
Celui-ci ne songeoit que ducats & pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.
Pour sûreté de son trésor,
Notre Avare habitoit un lieu dont Amphitrite
Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté, selon moi, fort petite,
Et, selon lui, fort grande, il entassoit toujours.
Il passoit les nuits & les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche;
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche,
Car il trouvoit toujours du mécompte à son fait.
Un gros Singe, plus sage, à mon sens, que son maître,
Jettoit quelques doublons toujours par la fenêtre,
Et rendoit le compte imparfait.
La chambre bien cadenassée,
Permettoit de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour Dom Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir.
Quant à moi, lorsque je compare

Le Thesauriseur et le Singe

Fable CCXVI.

Les plaiſirs de ce Singe à ceux de cet Avare,
Je ne ſais bonnement auquel donner le prix.
Dom Bertrand gagneroit près de certains eſprits:
Les raiſons en ſeroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne ſongeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque noble-à-la-roſe,
Éprouvoit ſon adreſſe & ſa force à jeter
Ces morceaux de métal qui ſe font ſouhaiter
Par les humains, ſur toute choſe.
S'il n'avoit entendu ſon compteur à la fin
Mettre la clef dans la ſerrure,
Les ducats auroient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure.
Il les auroit fait tous voler juſqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint & maint naufrage.

Dieu veuille préſerver maint & maint financier
Qui n'en fait pas meilleur uſage.

(*Fable* CCXVI.)

FABLE IV.

LES DEUX CHEVRES.

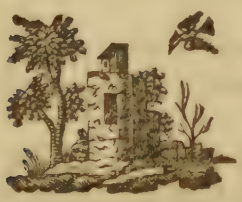
Dès que les Chevres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route & sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces dames vont promener leurs caprices :
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux Chevres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quitterent les bas prés, chacune de sa part.
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, & pour pont une planche :
Deux belettes à peine auroient passé de front
Sur ce pont :
D'ailleurs, l'onde rapide & le ruisseau profond
Devoient faire trembler de peur ces Amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, & l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis-le-Grand,
Philippe quatre qui s'avance

Dans

Les deux Chevres.
Fable CCXVII.

Dans l'isle de la Conférence.
Ainſi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez nos aventurieres,
Qui toutes deux étant fort fieres,
Vers le milieu du pont ne ſe voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'hiſtoire,
L'une, certaine Chevre au mérite ſans pair,
Dont Polyphême fit préſent à Galathée;
Et l'autre, la Chevre Amalthée
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chûte fut commune:
Toutes deux tomberent dans l'eau.

Cet accident n'eſt pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.



FABLE V.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avoit demandé à M. de la Fontaine une Fable qui fût nommée : LE CHAT ET LA SOURIS.

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerai-je une Fable nommée
Le Chat & la Souris ?

Dois-je représenter dans ces vers une belle,
Qui, douce en apparence, & toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris,
Comme le Chat de la Souris ?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune ?
Rien ne lui convient mieux ; & c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis,
Comme le Chat fait la Souris.

Introduirai-je un roi, qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis ;

Le vieux Chat et la jeune Souris.

Fable CCXVIII.

Bertin

Et qui, des plus puiſſants, quand il lui plait, ſe joue
Comme le Chat de la Souris ?

Mais inſenſiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon deſſein ſe rencontre ; & ſi je ne m'abuſe,
Je pourrois tout gâter par de plus longs récits.
Le jeune prince alors ſe joueroit de ma muſe
Comme le Chat de la Souris.

LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE SOURIS.

Une jeune Souris de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux Chat implorant ſa clémence,
Et payant de raiſons le Rominagrobis.
Laiſſez-moi vivre : une Souris
De ma taille & de ma dépenſe
Eſt-elle à charge en ce logis ?
Affamerois-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôteſſe, & tout leur monde ?
D'un grain de bled je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.
A préſent je ſuis maigre : attendez quelque temps.
Réſervez ce repas à meſſieurs vos enfants.
Ainſi parloit au Chat la Souris attrapée.
L'autre lui dit : Tu t'es trompée.
Eſt-ce à moi que l'on tient de ſemblables diſcours ?
Tu gagnerois autant de parler à des ſourds.
Chat & vieux, pardonner ? cela n'arrive gueres,

Selon ces loix, deſcends là-bas,
Meurs, & va-t'en tout de ce pas
Haranguer les ſœurs filandieres.
Mes enfants trouveront aſſez d'autres repas.
Il tint parole. Et pour ma Fable,
Voici le ſens moral qui peut y convenir :
La jeuneſſe ſe flatte & croit tout obtenir ;
La vieilleſſe eſt impitoyable.

(*Fable* CCXVIII.)

Le Cerf malade.

Fable CCXIX.

FABLE VI.

LE CERF MALADE.

En pays plein de Cerfs, un Cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à ſon grabat le voir, le ſecourir,
Le conſoler du moins : multitude importune.
Eh ! meſſieurs, laiſſez-moi mourir ;
Permettez qu'en forme commune,
La Parque m'expédie, & finiſſez vos pleurs.
Point du tout : les conſolateurs
De ce triſte devoir tout au long s'acquitterent ;
Quand il plut à Dieu s'en allerent :
Ce ne fut pas ſans boire un coup ;
C'eſt-à dire, ſans prendre un droit de pâturage.
Tout ſe mit à brouter les bois du voiſinage.
La pitance du Cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire :
D'un mal, il tomba dans un pire ;
Et ſe vit réduit à la fin
A jeûner & mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps & de l'ame.
O temps, ô mœurs ! j'ai beau crier,
Tout le monde ſe fait payer.

(*Fable* CCXIX.)

FABLE VII.

LA CHAUVE-SOURIS, LE BUISSON ET LE CANARD.

Le Buiſſon, le Canard & la Chauve-Souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faiſoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, & font bourſe commune.
Ils avoient des comptoirs, des facteurs, des agents,
Non moins ſoigneux qu'intelligents,
Des regiſtres exacts de miſe & de recette.
Tout alloit bien, quand leur emplette,
En paſſant par certains endroits
Remplis d'écueils & fort étroits,
Et de trajet très-difficile,
Alla toute emballée au fond des magaſins,
Qui du Tartare ſont voiſins.
Notre trio pouſſa maint regret inutile,
Ou plutôt il n'en pouſſa point.
Le plus petit marchand eſt ſavant ſur ce point:
Pour ſauver ſon crédit il faut cacher ſa perte.
Celle que par malheur nos gens avoient ſoufferte,
Ne put ſe réparer: le cas fut découvert.
Les voilà ſans crédit, ſans argent, ſans reſſource,
Prêts à porter le bonnet vert;

La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard Fable CCXX

berlin

Aucun ne leur ouvrit ſa bourſe.
Et le ſort principal, & les gros intérêts,
Et les ſergents, & les procès,
Et le créancier à la porte,
Dès devant la pointe du jour,
N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour,
Pour contenter cette cohorte.
Le Buiſſon accrochoit les paſſants à tous coups :
Meſſieurs, leur diſoit-il, de grace, apprenez-nous
En quel lieu ſont les marchandiſes
Que certains gouffres nous ont priſes ?
Le Plongeon, ſous les eaux s'en alloit les chercher.
L'oiſeau Chauve-Souris n'oſoit plus approcher,
Pendant le jour, nulle demeure :
Suivi des ſergents à toute heure,
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur, qui n'eſt ni Souris-chauve,
Ni Buiſſon, ni Canard, ni dans tel cas tombé,
Mais ſimple grand ſeigneur, qui tous les jours ſe ſauve
Par un eſcalier dérobé.

FABLE VIII.

LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS, ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS.

La Discorde a toujours regné dans l'univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers.
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les éléments:
Vous serez étonné de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés contraire.
Outre ces quatre potentats,
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle!

Autrefois un logis plein de Chiens & de Chats,
Par cent arrêts rendus en forme solemnelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entr'eux comme cousins:
Cette union si douce, & presque fraternelle,
Édifioit tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,

La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris Fable CCXXI

Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Repréſenter un tel outrage.
J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas
Aux paſſe-droits qu'avoit une Chienne en géſine;
Quoi qu'il en ſoit, cet altercas
Mit en combuſtion la ſalle & la cuiſine:
Chacun ſe déclara pour ſon Chat, pour ſon Chien.
On fit un réglement dont les Chats ſe plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur avocat diſoit, qu'il falloit bel & bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les chercherent
Dans un coin où d'abord leurs agents les cacherent;
Les Souris enfin les mangerent.
Autre procès nouveau: le peuple Souriquois
En pâtit. Maint vieux Chat, fin, ſubtil & narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main baſſe.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit ſous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature
Qui n'ait ſon oppoſé: c'eſt la loi de nature.
D'en chercher la raiſon, ce ſont ſoins ſuperflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, & je n'en ſais pas plus.
Ce que je ſais, c'eſt qu'aux groſſes paroles
On en vient, ſur un rien, plus des trois quarts du tems.
Humains, il vous faudroit encore à ſoixante ans
Renvoyer chez les Barbacoles.

(*Fable* CCXXI.)

FABLE IX.

LE LOUP ET LE RENARD.

D'où vient que perſonne en la vie
N'eſt ſatisfait de ſon état?
Tel voudroit bien être ſoldat,
A qui le ſoldat porte envie.

Certain Renard voulut, dit-on,
Se faire Loup. Hé! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun Loup ne ſoupire?

Ce qui m'étonne, eſt qu'à huit ans,
Un prince en Fable ait mis la choſe,
Pendant que ſous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins ſenſés que ſa proſe.

Les traits dans ſa Fable ſemés,
Ne ſont en l'ouvrage du poete,
Ni tous, ni ſi bien exprimés.
Sa louange en eſt plus complette.

De le chanter ſur la muſette
C'eſt mon talent; mais je m'attends,

Le Loup et le Renard.
Fable CCXXII.

Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne ſuis pas un grand prophete,
Cependant je lis dans les cieux,
Que bientôt ſes faits glorieux
Demanderont pluſieurs Homeres ;
Et ce temps-ci n'en produit gueres.

Laiſſant à part tous ces myſteres,
Eſſayons de conter la Fable avec ſuccès.

Le Renard dit au Loup : Notre cher, pour tous mets
J'ai ſouvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
C'eſt une viande qui me laſſe.
Tu fais meilleure chere avec moins de haſard.
J'approche des maiſons : tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grace :
Rends-moi le premier de ma race
Qui fourniſſe ſon croc de quelque mouton gras,
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le Loup, il m'eſt mort un mien frere,
Allons prendre ſa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint, & le Loup dit : Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.
Le Renard, ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit ſon maître.

D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien :
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp & dans la ville :
Meres, brus & vieillards au temple couroient tous.
L'ost du peuple bêlant crut voir cinquante Loups !
Chien, berger & troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussi-tôt droit au coq s'en alla,
Jettant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse ?
Prétendre ainsi changer, est une illusion ;
L'on reprend sa premiere trace
A la premiere occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet.
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue & la morale.

(*Fable* CCXXII.)

L'Ecrevisse et sa Fille.

Fable CCXXIII

Bertin f

FABLE X.

L'ÉCREVISSE ET SA FILLE.

Les ſages quelquefois, ainſi que l'Écreviſſe,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'eſt l'art des matelots : c'eſt auſſi l'artifice
De ceux qui pour couvrir quelque puiſſant effort,
Enviſagent un point directement contraire,
Et font, vers ce lieu-là, courir leur adverſaire.
Mon ſujet eſt petit, cet acceſſoire eſt grand.
Je pourrois l'appliquer à certain conquérant
Qui tout ſeul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, & ce qu'il entreprend,
N'eſt d'abord qu'un ſecret, puis devient des conquêtes.
En vain on a les yeux ſur ce qu'il veut cacher ;
Ce ſont arrêts du ſort qu'on ne peut empêcher,
Le torrent, à la fin, devient inſurmontable.
Cent dieux ſont impuiſſants contre un ſeul Jupiter.
Louis & le Deſtin me ſemblent, de concert,
Entraîner l'univers. Venons à notre Fable.

Mere Écreviſſe un jour à ſa fille diſoit :
Comme tu vas, bon dieu ! ne peux-tu marcher droit ?
Et comme vous allez vous-même ! dit la Fille :

Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu?

Elle avoit raiſon; la vertu
De tout exemple domeſtique
Eſt univerſelle, & s'applique
En bien, en mal, en tout; fait des ſages, des ſots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A ſon but, j'y reviens, la méthode en eſt bonne,
Sur-tout au métier de Bellone:
Mais il faut le faire à propos.

L'Aigle et la Pie.
Fable CCXXIV.

FABLE XI.

L'AIGLE ET LA PIE.

L'Aigle, reine des airs, avec Margot la Pie,
Différentes d'humeur, de langage & d'eſprit,
Et d'habit,
Traverſoient un bout de prairie.
Le haſard les aſſemble en un coin détourné.
L'Agaſſe eut peur : mais l'Aigle ayant fort bien dîné
La raſſure, & lui dit : Allons de compagnie ;
Si le maître des dieux aſſez ſouvent s'ennuie
Lui, qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi, qu'on ſait qui le ſers.
Entretenez-moi donc, & ſans cérémonie.
Caquet-bon-bec alors de jaſer au plus dru:
Sur ceci, ſur cela, ſur tout. L'homme d'Horace
Diſant le bien, le mal, à travers champs, n'eût ſu
Ce qu'en fait de babil y ſavoit notre Agaſſe.
Elle offre d'avertir de tout ce qui ſe paſſe,
Sautant, allant de place en place,
Bon eſpion, Dieu ſait. Son offre ayant déplu,
L'Aigle lui dit tout en colere:
Ne quittez point votre ſéjour,
Caquet-bon-bec, ma mie: adieu, je n'ai que faire

D'une babillarde à ma cour :
C'eſt un fort méchant caractere.
Margot ne demandoit pas mieux.

Ce n'eſt pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les dieux :
Cet honneur a ſouvent de mortelles angoiſſes.
Rediſeurs, eſpions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux :
Quoiqu'ainſi que la Pie, il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroiſſes.

(*Fable* CCXXIV.)
FABLE XII.

Le Roy, le Milan et le Chasseur

Fable CCXXV.

FABLE XII.

LE ROI, LE MILAN, ET LE CHASSEUR.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

Comme les dieux ſont bons, ils veulent que les rois
Le ſoient auſſi : c'eſt l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'eſt votre avis. On ſait que le courroux
S'éteint en votre cœur ſi-tôt qu'on l'y voit naître;
Achille, qui du ſien ne put ſe rendre maître,
Fut par là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes,
Qui, comme en l'âge d'or, ſont cent biens ici-bas.
Peu de grands ſont nés tels en cet âge où nous ſommes.
L'univers leur ſait gré du mal qu'ils ne font pas.
Loin que vous ſuiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces auguſtes lieux,
Prétend y célébrer votre nom ſur ſa lyre.
Je ſais qu'on vous attend dans le palais des dieux :
Un ſiecle de ſéjour ici doit vous ſuffire.
Hymen veut ſéjourner tout un ſiecle chez vous.

Puiſſent ſes plaiſirs les plus doux
Vous compoſer des deſtinées
Par ce temps à peine bornées !
Et la princeſſe & vous n'en méritez pas moins ;
J'en prends ſes charmes pour témoins :
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ſes préſents,
De qualités qui n'ont qu'en vous ſeul leurs pareilles,
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de ſon eſprit ſes graces aſſaiſonne.
Le ciel joignit en ſa perſonne
Ce qui ſait ſe faire eſtimer
A ce qui ſe ſait faire aimer.
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie :
Je me tais donc, & vais rimer
Ce que fit un Oiſeau de proie.

Un Milan, de ſon nid antique poſſeſſeur,
Etant pris vif par un Chaſſeur,
D'en faire au prince un don cet homme ſe propoſe.
La rareté du fait donnoit prix à la choſe.
L'Oiſeau, par le Chaſſeur humblement préſenté,
Si ce conte n'eſt apochryphe,
Va tout droit imprimer ſa griffe
Sur le nez de ſa majeſté.
Quoi, ſur le nez du Roi ? du Roi même en perſonne,
Il n'avoit donc alors ni ſceptre ni couronne ?
Quand il en auroit eu, ç'auroit été tout un.

Le nez royal fut pris pour un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs & la peine,
Seroit se consumer en efforts impuissants.
Le Roi n'éclata point : les cris sont indécents
A la majesté souveraine.
L'Oiseau garda son poste. On ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.
Son maître le rappelle, & crie, & se tourmente,
Lui présente le leurre, & le poing, mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal, à la serre insolente,
Nicheroit là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit :
Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.
Il quitte enfin le roi, qui dit : Laissez aller
Ce Milan, & celui qui m'a cru régaler.
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en Milan, & l'autre en citoyen des bois.
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice.
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Elevent de tels faits, par eux si mal suivis.
Bien peu, même des rois, prendroient un tel modele,
Et le Veneur l'échappa belle,
Coupable seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître.
Ils n'avoient appris à connoître
Que les hôtes des bois : étoit-ce un si grand mal ?

FABLE XIII.

LE RENARD, LES MOUCHES ET LE HÉRISSON.

Aux traces de ſon ſang, un vieux hôte des bois,
Renard fin, ſubtil & matois,
Bleſſé par des chaſſeurs, & tombé dans la fange,
Autrefois attira ce paraſite ailé,
Que nous avons Mouche appelé.
Il accuſoit les dieux, & trouvoit fort étrange
Que le ſort à tel point le voulût affliger,
Et le fît aux Mouches manger.
Quoi! ſe jeter ſur moi, ſur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts?
Depuis quand les Renards ſont-ils un ſi bon mets?
Et que me ſert ma queue? eſt-ce un poids inutile?
Va, le ciel te confonde, animal importun:
Que ne vis-tu ſur le commun?
Un Hériſſon du voiſinage,
Dans mes vers nouveau perſonnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité.
Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voiſin Renard, dit-il, & terminer tes peines.

Le Renard, les Mouches et le Hérisson. Fable CCXXVI.

Garde-t-en bien, dit l'autre : ami, ne le fais pas :
Laiſſe-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux ſont ſaouls : une troupe nouvelle
Viendroit fondre ſur moi, plus âpre & plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci ſont courtiſans, ceux-là ſont magiſtrats.
Ariſtote appliquoit cet Apologue aux hommes.
Les exemples en ſont communs,
Sur-tout au pays où nous ſommes.
Plus telles gens ſont pleins, moins ils ſont importuns.

(*Fable* CCXXVI.)

FABLE XIV.

L'AMOUR ET LA FOLIE.

Tout eſt myſtere dans l'Amour,
Ses fleches, ſon carquois, ſon flambeau, ſon enfance.
Ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiſer cette ſcience.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici.
Mon but eſt ſeulement de dire, à ma maniere,
Comme l'aveugle que voici,
(C'eſt un dieu) comment, dis-je, il perdit la lumiere:
Quelle ſuite eut ce mal, qui, peut-être, eſt un bien.
J'en fais juge un amant, & ne décide rien.

La Folie & l'Amour jouoient un jour enſemble,
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une diſpute vint : l'Amour veut qu'on aſſemble
Là-deſſus le conſeil des dieux.
L'autre n'eut pas la patience.
Elle lui donne un coup ſi furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme & mere, il ſuffit pour juger de ſes cris :
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter & Néméſis,

l'Amour et la Folie.

Fable CCXXVII

Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle repréſenta l'énormité du cas.
Son fils, ſans un bâton, ne pouvoit faire un pas.
Nulle peine n'étoit pour ce crime aſſez grande.
Le dommage devoit être auſſi réparé.
Quand on eut bien conſidéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le réſultat enfin de la ſuprême cour
Fut de condamner la Folie
A ſervir de guide à l'Amour.

(*Fable* CCXXVII.)

FABLE XV.

LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT.

A MADAME DE LA SABLIERE.

Je vous gardois un temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondoit la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on auroit adorée ;
Sur le portail j'aurois ces mots écrits :
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS.
Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;
Car Junon même, & le maître des dieux,
Serviroient l'autre, & seroient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru.
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumiere.
Les murs auroient amplement contenu
Toute sa vie, agréable matiere,
Mais peu féconde en ces événements,
Qui des états font les renversements.

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat . Fable CCXXVIII .

Au fond du temple eût été ſon image,
Avec ſes traits, ſon ſoûris, ſes appas,
Son art de plaire & de n'y penſer pas,
Ses agréments à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ſes pieds des mortels,
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ſes autels.
J'euſſe en ſes yeux fait briller de ſon ame
Tous les tréſors, quoiqu'imparfaitement :
Car ce cœur vif & tendre infiniment,
Pour ſes amis, & non point autrement ;
Car cet eſprit qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec graces de femme,
Ne ſe peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui ſavez tout charmer,
Qui ſavez plaire en un dégré ſuprême,
Vous, que l'on aime à l'égal de ſoi-même,
(Ceci ſoit dit ſans nul ſoupçon d'amour,
Car c'eſt un mot banni de votre cour,
Laiſſons-le donc) agréez que ma muſe
Acheve un jour cette ébauche confuſe.
J'en ai placé l'idée & le projet,
Pour plus de grace, au devant d'un ſujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur ſimple récit
Peut, quelque temps, amuſer votre eſprit.
Non que ceci ſe paſſe entre monarques :

Ce que chez vous nous voyons eſtimer
N'eſt pas un roi qui ne ſait point aimer,
C'eſt un mortel qui ſait mettre ſa vie
Pour ſon ami. J'en vois peu de ſi bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue
Vivoient enſemble unis : douce ſociété.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Aſſuroit leur félicité.
Mais quoi, l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déſerts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ſes embûches ſecrettes.
La Gazelle s'alloit ébattre innocemment,
Quand un Chien, maudit inſtrument
Du plaiſir barbare des hommes,
Vint ſur l'herbe éventer les traces de ſes pas.
Elle fuit; & le Rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis reſtants : D'où vient que nous ne ſommes
Aujourd'hui que trois conviés ?
La Gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ?
A ces paroles, la Tortue
S'écrie, & dit : Ah ! ſi j'étois,
Comme un Corbeau, d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irois

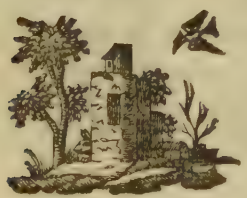
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger ;
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le Corbeau part à tire-d'aile :
Il apperçoit de loin l'imprudente Gazelle,
Prise au piege, & se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant.
Car de lui demander quand, pourquoi, ni comment,
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école,
Il avoit trop de jugement.
Le Corbeau donc vole & revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter, sans remise,
Aux lieux où la Gazelle est prise.
L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent quand arriveroit-elle ?
Après la mort de la Gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chere & fidelle compagne,
Pauvre Chevrette de montagne.
La Tortue y voulut courir ;
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts, avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.

Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacqs : on peut penſer la joie.
Le Chaſſeur vient, & dit : Qui m'a ravi ma proie ?
Rongemaille, à ces mots, ſe retire en un trou,
Le Corbeau ſur un arbre, en un bois la Gazelle :
Et le chaſſeur à demi-fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Apperçoit la Tortue, & retient ſon courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?
Je veux qu'à mon ſouper celle-ci me défraie.
Il la mit dans ſon ſac. Elle eût payé pour tous,
Si le Corbeau n'en eût averti la Chevrette.
Celle-ci quittant ſa retraite,
Contrefait la boiteuſe, & vient ſe préſenter.
L'homme de ſuivre, & de jeter
Tout ce qui lui peſoit ; ſi bien que Rongemaille
Autour des nœuds du ſac tant opere & travaille,
Qu'il délivre encor l'autre ſœur,
Sur qui s'étoit fondé le ſoupé du Chaſſeur.

Pilpay conte qu'ainſi la choſe s'eſt paſſée.
Pour peu que je vouluſſe invoquer Apollon,
J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage auſſi long
Que l'Iliade ou l'Odyſſée.
Rongemaille ſeroit le principal héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun ſoit néceſſaire.
Porte-maiſon l'infante y tient de tels propos,
Que monſieur du Corbeau va faire

Office d'eſpion, & puis de meſſager.
La Gazelle a d'ailleurs l'adreſſe d'engager
Le Chaſſeur à donner du temps à Rongemaille.
Ainſi, chacun en ſon endroit
S'entremet, agit & travaille.
A qui donner le prix ? Au cœur, ſi l'on m'en croit.

Que n'oſe & que ne peut l'amitié violente !
Cet autre ſentiment, que l'on appelle amour,
Mérite moins d'honneur : cependant chaque jour
Je le célebre, & je le chante.
Hélas ! il n'en rend pas mon ame plus contente.
Vous protégez ſa ſœur, il ſuffit ; & mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tous divers.
Mon maître étoit l'Amour, j'en vais ſervir un autre ;
Et porter par tout l'univers
Sa gloire auſſi-bien que la vôtre.



(*Fable* CCXXVIII.)

FABLE XVI.

LA FORÊT ET LE BUCHERON.

Un Bûcheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché ſa cognée.
Cette perte ne put ſi-tôt ſe réparer,
Que la Forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'Homme enfin la prie humblement
De lui laiſſer tout doucement
Emporter une unique branche
Afin de faire un autre manche.
Il iroit employer ailleurs ſon gagne-pain;
Il laiſſeroit debout maint chêne & maint ſapin.
Dont chacun reſpectoit la vieilleſſe & les charmes.
L'innocente Forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche ſon fer.
Le miſérable ne s'en ſert
Qu'à dépouiller ſa bienfaitrice
De ſes principaux ornements.
Elle gémit à tous moments.
Son propre don fait ſon ſupplice.

Voilà le train du monde & de ſes ſectateurs:
On s'y ſert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je ſuis las d'en parler: mais que de doux ombrages
Soient

La Forêt et le Bucheron.
Fable CCXXIX.

Lavart [illegible]

Soient expofés à ces outrages,
Qui ne fe plaindroit là-deſſus!
Hélas! j'ai beau crier, & me rendre incommode;
L'ingratitude & les abus
N'en feront pas moins à la mode.

FABLE XVII.

LE RENARD, LE LOUP ET LE CHEVAL.

Un Renard jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier Cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain Loup, franc novice : Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand, j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous, dit le Loup en riant ?
Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étois quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le Renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez ; que sait-on ? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont, & le Cheval qu'à l'herbe on avoit mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.
Seigneur, dit le Renard, vos humbles serviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le Cheval qui n'étoit dépourvu de cervelle,
Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs,

Le Renard, le Loup et le Cheval.

Fable CCXXX

Mon cordonnier l'a mis autour de ma ſemelle.
Le Renard s'excuſa ſur ſon peu de ſavoir.
Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait inſtruire:
Ils ſont pauvres & n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du Loup, gros meſſieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le Loup, par ce diſcours flatté,
S'approcha; mais ſa vanité
Lui coûta quatre dents. Le Cheval lui deſſerre
Un coup; & haut le pied. Voilà mon Loup par terre,
Mal en point, ſanglant & gâté.
Frere, dit le Renard, ceci nous juſtifie
Ce que m'ont dit des gens d'eſprit:
Cet animal vous a ſur la mâchoire écrit,
Que de tout inconnu le ſage ſe méfie.

FABLE XVIII.

LE RENARD ET LES POULETS D'INDE.

Contre les assauts d'un Renard
Un arbre à des Dindons servoit de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle;
S'écria : Quoi, ces gens se moqueront de moi!
Eux seuls seront exempts de la commune loi!
Non, par tous les dieux, non. Il accomplit son dire.
La lune alors luisant, sembloit, contre le sire,
Vouloir favoriser la Dindonniere gent.
Lui, qui n'étoit novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages.
Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul Dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassoit en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tomboit quelqu'un : autant de pris.

Le Renard et les Poulets D'Inde.

Fable CCXXXI.

Autant de mis à part : près de moitié ſuccombe.
Le compagnon les porte en ſon garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger,
Fait le plus ſouvent qu'on y tombe.

FABLE XIX.

LE SINGE.

Il eſt un Singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme :
Singe, en effet, d'aucuns maris,
Il la battoit. La pauvre dame
En a tant ſoupiré qu'enfin elle n'eſt plus.
Leur fils ſe plaint d'étrange ſorte,
Il éclate en cris ſuperflus :
Le pere en rit : ſa femme eſt morte.
Il a déjà d'autres amours
Que l'on croit qu'il battra toujours.
Il hante la taverne, & ſouvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il ſoit Singe, ou qu'il faſſe un livre ;
La pire eſpece c'eſt l'auteur.

(*Fable* CCXXXII.)

Le Singe ♆
Fable CCXXXII.

Le Philosophe Scythe.
Fable CCXXXIII.

FABLE XX.

LE PHILOSOPHE SCYTHE.

Un Philoſophe auſtere, & né dans la Scythie,
Se propoſant de ſuivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, & vit en certains lieux
Un ſage aſſez ſemblable au vieillard de Virgile,
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, ſatisfait & tranquille.
Son bonheur conſiſtoit aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva, qui, la ſerpe à la main,
De ſes arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ébranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant par-tout la nature
Exceſſive à payer ſes ſoins avec uſure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine : étoit-il d'homme ſage
De mutiler ainſi ces pauvres habitants ?
Quittez-moi votre ſerpe, inſtrument de dommage,
Laiſſez agir la faulx du temps :
Ils iront aſſez tôt border le noir rivage.
J'ôte le ſuperflu, dit l'autre ; &, l'abattant,
Le reſte en profite d'autant.
Le Scythe retourné dans ſa triſte demeure

Prend la ſerpe à ſon tour, coupe & taille à toute
heure ;
Conſeille à ſes voiſins, preſcrit à ſes amis
Un univerſel abattis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque ſon verger contre toute raiſon,
Sans obſerver temps ni ſaiſon,
Lunes ni vieilles, ni nouvelles.
Tout languit & tout meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiſcret Stoïcien :
Celui-ci retranche de l'ame
Deſirs & paſſions, le bon & le mauvais,
Juſqu'aux plus innocents ſouhaits.
Contre de telles gens, quant à moi je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal reſſort.
Ils font ceſſer de vivre avant que l'on ſoit mort.

(*Fable* CC XXXIII.)

L'Elephant et le Singe de Jupiter.
Fable CCXXXIV

Baston

FABLE XXI.

L'ÉLÉPHANT ET LE SINGE DE JUPITER.

Autrefois l'Éléphant & le Rhinocéros,
En diſpute du pas & des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le Singe de Jupiter,
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'hiſtoire.
Auſſi-tôt l'Éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambaſſadeur
Il venoit trouver ſa grandeur.
Tout fier de ce ſujet de gloire,
Il attend maître Gille, & le trouve un peu lent
A lui préſenter ſa créance.
Maître Gille enfin, en paſſant,
Va ſaluer ſon excellence.
L'autre étoit préparé ſur la légation;
Mais pas un mot: l'attention
Qu'il croyoit que les dieux euſſent à ſa querelle,
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on ſoit Mouche ou bien Éléphant?
Il ſe vit donc réduit à commencer lui-même

Mon couſin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un aſſez beau combat de ſon trône ſuprême :
Toute ſa cour verra beau jeu.
Quel combat ? dit le Singe, avec un front ſévere ;
L'Éléphant repartit : Quoi, vous ne ſavez pas
Que le Rhinocéros me diſpute le pas ?
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocere ?
Vous connoiſſez ces lieux ? ils ont quelque renom.
Vraiment je ſuis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille ; on ne s'entretient guere
De ſemblables ſujets dans nos vaſtes lambris.
L'Éléphant honteux & ſurpris,
Lui dit : Et parmi nous que venez-vous donc faire ?
Partager un brin d'herbe entre quelques Fourmis.
Nous avons ſoin de tout : & quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conſeil des dieux.
Les petits & les grands ſont égaux à leurs yeux.

(*Fable* CCXXXIV.)

Un Fou et un Sage.
Fable CCXXXV.

Bertin

FABLE XXII.

UN FOU ET UN SAGE.

ertain Fou pourſuivoit à coups de pierre un
Sage.
Sage ſe retourne, & lui dit : Mon ami,
ſt fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci :
i fatigues aſſez pour gagner davantage.
ute peine, dit-on, eſt digne de loyer.
is cet homme qui paſſe, il a de quoi payer :
reſſe-lui tes dons, ils auront leur ſalaire.
norcé par le gain, notre Fou s'en va faire
Même inſulte à l'autre bourgeois.
n ne le paya pas en argent cette fois.
aint eſtafier accourt; on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'aſſomme.

Auprès des rois il eſt de pareils Fous.
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter ? Vous n'êtes pas peut-être
Aſſez puiſſant. Il faut les engager
A s'adreſſer à qui peut ſe venger.

(*Fable* CCXXXV.)

FABLE XXIII.

LE RENARD ANGLOI

A MADAME HARVEY.

Le bon cœur eſt, chez vous, compagnon du b
ſens,
Avec cent qualités, trop longues à déduire,
Une nobleſſe d'ame, un talent pour conduire
Et les affaires & les gens;
Une humeur franche & libre, & le don d'être am
Malgré Jupiter même, & les temps orageux :
Tout cela méritoit un éloge pompeux :
Il en eût été moins, ſelon votre génie.
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie :
J'ai donc fait celui-ci court & ſimple. Je veux
Y coudre encor un mot ou deux
En faveur de votre patrie :
Vous l'aimez. Les Anglois penſent profondémer
Leur eſprit, en cela, ſuit leur tempérament.
Creuſant dans les ſujets, & forts d'expériences,
Ils étendent par-tout l'empire des ſciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour.
Vos gens, à pénétrer, l'emportent ſur les autres
Même les Chiens de leur ſéjour

Le Renard anglois.
Fable CCXXXVI.

Bertinf

Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos Renards ſont plus fins, je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour ſe ſauver,
Mit en uſage un ſtratageme
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.
Le ſcélérat, réduit en un péril extrême
Et preſque mis à bout par ces Chiens au bon nez,
Paſſa près d'un patibulaire:
Là, des animaux raviſſants,
Bléreaux, Renards, Hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, inſtruiſoient les paſſants.
Leur confrere, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui, preſſé des Romains,
Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,
Et ſait, en vieux Renard, s'échapper de leurs mains.
Les clefs de meute parvenues
A l'endroit où, pour mort, le traître ſe pendit:
Remplirent l'air de cris: leur maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçaſſent les nues.
Il ne put ſoupçonner ce tour aſſez plaiſant.
Quelque terrier, dit-il, a ſauvé mon galant.
Mes Chiens n'appellent point au-delà des colonnes
Où ſont tant d'honnêtes perſonnes.
Il y viendra, le drôle. Il y vint, à ſon dam.
Voilà maint baſſet clabaudant;
Voilà notre Renard au charnier ſe guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de ſemblables panneaux:
Mais le pauvret, ce coup, y laiſſa ſes houſeaux;

Tant il eſt vrai qu'il faut changer de ſtratageme.
Le chaſſeur, pour trouver ſa propre sûreté,
N'auroit pas cependant un tel tour inventé;
Non point par peu d'eſprit: eſt-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne proviſion?
Mais leur peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occaſion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits ſur votre ſujet;
Tout long éloge eſt un projet
Peu favorable pour ma lyre:
Peu de nos chants, peu de nos vers
Par un encens flatteur amuſent l'univers;
Et ſe font écouter des nations étranges.
Votre prince vous dit un jour,
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez ſeulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma muſe;
C'eſt peu de choſe: elle eſt confuſe
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant, ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitants
Tirés de l'isle de Cythere?
Vous voyez, par là, que j'entends
Mazarin, des Amours déeſſe tutélaire.

Le Soleil et les Grenouilles.
Fable CCXXXVII .

Berlin

FABLE XXIV.

LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES.

IMITATION D'UNE FABLE LATINE.

Les Filles du limon tiroient du roi des aſtres
Aſſiſtance & protection.
Guerre ni pauvreté, ni ſemblables déſaſtres
Ne pouvoient approcher de cette nation.
Elle faiſoit valoir en cent lieux ſon empire.
Les reines des étangs, Grenouilles, veux-je dire,
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choſes par noms honorables?)
Contre leur bienfaiteur oſerent cabaler,
Et devinrent inſupportables.
L'imprudence, l'orgueil, & l'oubli des bienfaits,
Enfants de la bonne fortune,
Firent bientôt crier cette troupe importune;
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auroient, par leurs cris,
Soulevé grands & petits
Contre l'Œil de la nature.
Le Soleil, à leur dire, alloit tout conſumer,
Il falloit promptement s'armer

Et lever des troupes puiſſantes.
Auſſi-tôt qu'il faiſoit un pas,
Ambaſſades croaſſantes
Alloient dans tous les états.
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde
Rouloit ſur les intérêts
De quatre méchants marais.
Cette plainte téméraire
Dure toujours, & pourtant
Grenouilles doivent ſe taire,
Et ne murmurer pas tant;
Car ſi le Soleil ſe pique,
Il le leur fera ſentir:
La République aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

(*Fable* CCXXXVII.)

FABLE XXV.

L'Hymenée et L'Amour.

Fable CCXXXVIII.

FABLE XXV.

L'HYMENÉE ET L'AMOUR.

A LEURS ALTESSES SÉRÉNISSIMES MADEMOISELLE DE BOURBON, ET MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

Hymenée & l'Amour vont conclure un traité.
Qui les doit rendre amis pendant longues années.
Bourbon, jeune divinité,
Conti, jeune héros, joignent leurs deſtinées.
Condé l'avoit, dit-on, en mourant ſouhaité;
Ce guerrier qui tranſmet à ſon fils en partage
Son eſprit, ſon grand cœur, avec un héritage
Dont la grandeur, non plus, n'eſt pas à mépriſer,
Contemple avec plaiſir de la voûte éthérée,
Que ce nœud s'accomplit, que le prince l'agrée,
Que Louis aux Condé ne peut rien refuſer.

Hymenée eſt vêtu de ſes plus beaux atours.
Tout rit autour de lui, tout éclate de joie.
Il deſcend de l'Olympe environné d'Amours,
Dont Conti doit être la proie;
Vénus à Bourbon les envoie.
Ils avoient l'air moins attrayant

Le jour qu'elle ſortit de l'onde,
Et rendit ſurpris notre monde,
De voir un peuple ſi brillant.
Le chœur des Muſes ſe prépare,
On attend de leurs nourriſſons
Ce qu'un talent exquis & rare
Fait eſtimer dans nos chanſons.
Apollon y joindra ſes ſons,
Lui-même il apporte ſa lyre.
Déjà l'amante de Zéphyre
Et la déeſſe du matin,
Des dons que le Printemps étale
Commencent à parer la ſalle
Où ſe doit faire le feſtin.

O vous! pour qui les dieux ont des ſoins ſi preſſants,
Bourbon, aux charmes tout-puiſſants,
Ainſi qu'à l'ame toute belle;
Conti, par qui ſont effacés
Les héros des ſiecles paſſés;
Conſervez, l'un pour l'autre, une ardeur mutuelle.
Vous poſſédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour,
Les graces & l'eſprit, ſeuls ſoutiens de l'amour.

Dans la carriere aux époux aſſignée,
Prince & Princeſſe, on trouve deux chemins;
L'un de tiédeur, comme chez les humains;
La paſſion à l'autre fut donnée.

N'en ſortez point, c'eſt un état bien doux,
Mais peu durable en notre ame inquiéte.
L'amour s'éteint par le bien qu'il ſouhaite,
L'amant alors ſe comporte en époux.
Ne ſauroit-on établir le contraire,
Et renverſer cette maudite loi?
Prince & Princeſſe, entreprenez l'affaire,
Nul n'oſera prendre exemple ſur moi.
De ce conſeil faites expérience,
Soyez amants fidelles & conſtants:
S'il faut changer, donnez-vous patience,
Et ne ſoyez époux qu'à ſoixante ans.

Vous ne changerez point. Écoutez Calliope;
Elle a pour votre hymen dreſſé cette horoſcope:

Pratiquer tous les agréments
Qui des époux font des amants,
Employer ſa grace ordinaire,
C'eſt ce que Conti ſaura faire.

Rendre Conti le plus heureux
Qui ſoit dans l'empire amoureux,
Trouver cent moyens de lui plaire,
C'eſt ce que Bourbon ſaura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour
Qu'il naîtroit d'eux un jeune Amour,

Plus beau que l'enfant de Cythere;
En un mot, ſemblable à ſon pere.

Former cet enfant ſur les traits
Des modeles les plus parfaits,
C'eſt ce que Bourbon ſaura faire :
Mais de nous priver d'un tel bien,
C'eſt à quoi Bourbon n'entend rien.

La Ligue des Rats.

Fable. CCXXXIX.

Berlin

FABLE XXVI.

LA LIGUE DES RATS.

Une Souris craignoit un Chat,
Qui dès long-temps la guettoit au paſſage.
Que faire en cet état ? Elle, prudente & ſage,
Conſulte ſon voiſin ; c'étoit un maître Rat,
Dont la Rateuſe ſeigneurie
S'étoit logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
De ne craindre ni Chat ni Chatte,
Ni coup de dent, ni coup de patte,
Dame Souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi, quoi que je faſſe,
Seul je ne puis chaſſer le Chat qui vous menace :
Mais aſſemblons tous les Rats d'alentour,
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
La Souris fait une humble révérence,
Et le Rat court en diligence
A l'office, qu'on nomme autrement la dépenſe,
Où maints Rats aſſemblés
Faiſoient aux frais de l'hôte une entiere bombance.
Il arrive les ſens troublés,
Et tous les poumons eſſouflés.
Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ces Rats ; parlez.

En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'eſt qu'il faut promptement ſecourir la Souris;
Car Rominagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce Chat, le plus diable des Chats,
S'il manque de Souris, voudra manger des Rats.
Chacun dit: Il eſt vrai. Sus, ſus, courons aux armes.
Quelques Rates, dit-on, répandirent des larmes:
N'importe, rien n'arrête un ſi noble projet,
Chacun ſe met en équipage;
Chacun mit dans ſon ſac un morceau de fromage,
Chacun promet enfin de riſquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la fête,
L'eſprit content, le cœur joyeux.
Cependant le Chat plus fin qu'eux,
Tenoit déjà la Souris par la tête.
Ils avancerent à grands pas
Pour ſecourir leur bonne amie:
Mais le Chat, qui n'en démord pas,
Gronde & marche au devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très-prudents Rats,
Craignant mauvaiſe deſtinée,
Font, ſans pouſſer plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque Rat rentre dans ſon trou:
Et ſi quelqu'un en ſort, gare encor le matou.

Daphnis et Alcimadure
Fable CCXL.

FABLE XXVII.

DAPHNIS ET ALCIMADURE.

IMITATION DE THÉOCRITE.

A MADAME DE LA MESANGERE.

Aimable fille d'une mere
A qui ſeule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'Amitié rend ſoigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'Amour,
Je ne puis qu'en cette préface
Je ne partage entre elle & vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnaſſe,
Et que j'ai le ſecret de rendre exquis & doux.
Je vous dirai donc... Mais, tout dire,
Ce ſeroit trop, il faut choiſir,
Ménageant ma voix & ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force & de loiſir.
Je louerai ſeulement un cœur plein de tendreſſe,
Ces nobles ſentiments, ces graces, cet eſprit :
Vous n'auriez, en cela, ni maître, ni maîtreſſe,
Sans celle dont ſur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roſes
De trop d'épines. Si jamais
L'Amour vous dit les mêmes choſes,

Il les dit mieux que je ne fais :
Auſſi fait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ſes conſeils : vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Mépriſoit de ce dieu le ſouverain pouvoir :
On l'appelloit Alcimadure,
Fier & farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours ſautant aux prés, danſant ſur la verdure,
Et ne connoiſſant autres loix
Que ſon caprice. Au reſte égalant les plus belles,
Et ſurpaſſant les plus cruelles.
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ſes rigueurs.
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ſes faveurs!
Le jeune & beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima, pour ſon malheur. Jamais la moindre grace,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une pourſuite vaine,
Il ne ſongea plus qu'à mourir :
Le déſeſpoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas! ce fut aux vents qu'il raconta ſa peine ;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maiſon fatale, où, parmi ſes compagnes,
L'ingrate, pour le jour de ſa nativité,
Joignoit aux fleurs de ſa beauté
Les tréſors des jardins & des vertes campagnes :

J'eſpérois, cria-t-il, expirer à vos yeux,
Mais je vous ſuis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainſi que tout le reſte,
Vous me refuſiez même un plaiſir ſi funeſte.
Mon pere, après ma mort, & je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne auſſi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien;
Et que du reſte de mon bien
Mes compagnons fondent un temple,
Où votre image ſe contemple,
Renouvellant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai, près de ce temple, un ſimple monument:
On gravera ſur la bordure:
Daphnis mourut d'amour; paſſant, arrête-toi:
Pleure, & dis: Celui-ci ſuccomba ſous la loi
De la cruelle Alcimadure.
A ces mots, par la Parque il ſe ſentit atteint;
Il auroit pourſuivi, la douleur le prévint:
Son ingrate ſortit triomphante & parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment,
Pour donner quelques pleurs au ſort de ſon amant.
Elle inſulta toujours au fils de Cythérée,
Menant, dès ce ſoir même, au mépris de ſes loix,
Ses compagnes danſer autour de ſa ſtatue.
Le dieu tomba ſur elle, & l'accabla du poids:
Une voix ſortit de la nue,

Écho redit ces mots dans les airs épandus :
Que tout aime à préſent, l'inſenſible n'eſt plus.
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx deſcendue,
Frémit, & s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Érebe entendit cette belle homicide
S'excuſer au berger qui ne daigna l'ouïr,
Non plus qu'Ajax, Ulyſſe ; & Didon, ſon perfide.

Philemon, et Baucis. a Mgr le Duc de Vendosme. Fable. CCXLI.

FABLE XXVIII.

PHILÉMON ET BAUCIS.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOSME.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux :
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille ;
Des soucis dévorants c'est l'éternel asyle,
Véritable vautour que le fils de Japet
Représente enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste ;
Le sage y vit en paix, & mépriſe le reſte.
Content de ſes douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ſes pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce ſéjour ;
Rien ne trouble ſa fin, c'eſt le ſoir d'un beau jour.

Philémon & Baucis nous en offrent l'exemple,
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hymenée & l'Amour, par des deſirs conſtants,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :

Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;
Cloton prenoit plaiſir à filer cette trame.
Ils furent cultiver, ſans ſe voir aſſiſtés,
Leur enclos & leur champ par deux fois vingt étés.
Eux ſeuls ils compoſoient toute leur république :
Heureux de ne devoir à pas un domeſtique
Le plaiſir ou le gré des ſoins qu'ils ſe rendoient !
Tout vieillit : ſur leur front les rides s'étendoient ;
L'amitié modéra leurs feux ſans les détruire,
Et par des traits d'amour ſut encor ſe produire.
Ils habitoient un bourg plein de gens, dont le cœur
Joignoit aux duretés un ſentiment moqueur.
Jupiter réſolut d'abolir cette engeance.
Il part avec ſon fils, le dieu de l'éloquence ;
Tous deux en pélerins vont viſiter ces lieux ;
Mille logis y ſont, un ſeul ne s'ouvre aux dieux.
Prêts enfin de quitter un ſéjour ſi profane,
Ils virent, à l'écart, une étroite cabane,
Demeure hoſpitaliere, humble & chaſte maiſon.
Mercure frappe, on ouvre : auſſi-tot Philémon
Vient au devant des dieux, & leur tient ce langage :
Vous me ſemblez tous deux fatigués du voyage,
Repoſez-vous : uſez du peu que nous avons :
L'aide des dieux a fait que nous le conſervons ;
Uſez-en : ſaluez ces pénates d'argile.
Jamais le ciel ne fut aux humains ſi facile,
Que quand Jupiter même étoit de ſimple bois :
Depuis qu'on l'a fait d'or, il eſt ſourd à nos voix.

Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde ;
Encor que le pouvoir au desir ne réponde,
Nos hôtes agréront les soins qui leur sont dûs.
Quelques restes de feu, sous la cendre épandus,
D'un souffle haletant par Baucis s'allumerent :
Des branches de bois sec aussi-tôt s'enflammerent.
L'onde tiede, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs ;
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe & la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers & les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare ;
Cependant, par Baucis, le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas,
Fut d'ais non, façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solemnelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cérès.
Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêloient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versoit, moins il s'alloit vuidant.
Philémon reconnut ce miracle évident :

Baucis n'en fit pas moins: tous deux s'agenouillerent;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillerent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs poles assis.
Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute.
Quels humains auroient cru recevoir un tel hôte!
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux,
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout: que la terre & que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde,
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur;
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée:
Elle en veut faire un mets, & la poursuit en vain;
La volatile échappe à sa tremblante main:
Entre les pieds des dieux elle cherche un asyle:
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile:
Jupiter intercede. Et déjà les vallons
Voyoient l'ombre, en croissant, tomber du haut des monts.
Les dieux sortent enfin, & font sortir leurs hôtes.
De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes:
Suivez-nous: toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs.
Il dit, & les Autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec peine.

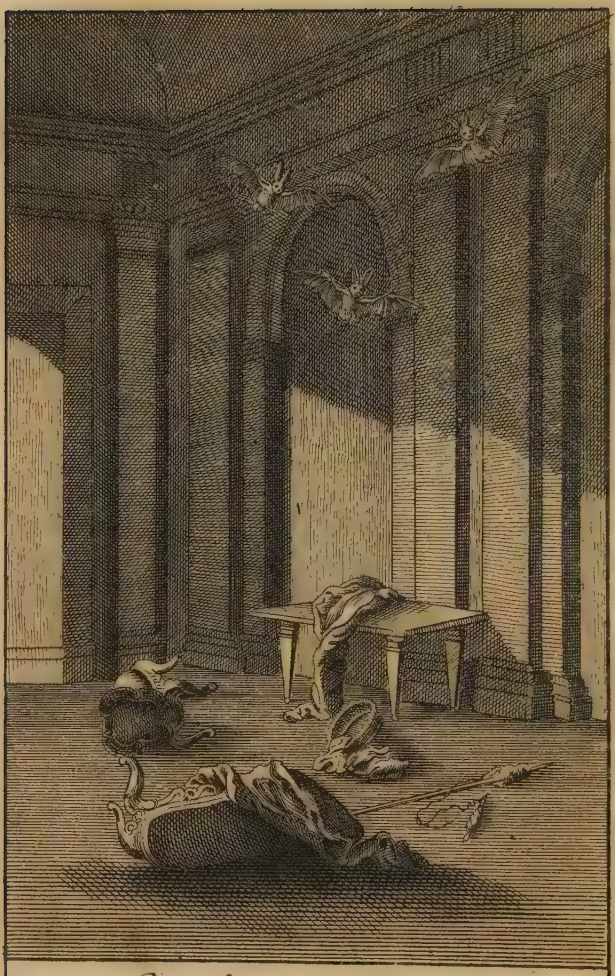
Un appui de roſeau ſoulageoit leurs vieux ans.
Moitié ſecours des dieux, moitié peur, ſe hâtants,
Sur un mont aſſez proche enfin ils arriverent.
A leurs pieds auſſi-tôt cent nuages creverent.
Des miniſtres du dieu les eſcadrons flottants
Entraînerent, ſans choix, animaux, habitants,
Arbres, maiſons, vergers, toute cette demeure:
Sans veſtige du bourg, tout diſparut ſur l'heure.
Les vieillards déploroient ces ſéveres deſtins.
Les animaux périr! .... Car, encor, les humains,
Tous avoient dû tomber ſous les céleſtes armes;
Baucis en répandit, en ſecret, quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient temple, & ſes murs
Changent leur frêle enduit en marbres les plus durs.
De pilaſtres maſſifs les cloiſons revêtues,
En moins de deux inſtants s'élevent juſqu'aux nues;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris:
Tous ces événements ſont peints ſur les lambris.
Loin, bien loin, les tableaux de Zeuxis & d'Apelle,
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux ſurpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures:
Aurions-nous bien le cœur & les mains aſſez pures,
Pour préſider ici ſur les honneurs divins,
Et, prêtres, vous offrir les vœux des pélerins?
Jupiter exauça leur priere innocente.
Hélas, dit Philémon, ſi votre main puiſſante

Vouloit favoriſer juſqu'au bout deux mortels,
Enſemble nous mourrions en ſervant vos autels;
Cloton feroit d'un coup ce double ſacrifice:
D'autres mains nous rendroient un vain & triſte office:
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ſes yeux
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter, à ce vœu, fut encor favorable;
Mais oſerai-je dire un fait preſque incroyable?
Un jour qu'aſſis tous deux dans le ſacré parvis,
Ils contoient cette hiſtoire aux pélerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille.
Philémon leur diſoit: Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours ſervi de temple aux immortels.
Un bourg étoit autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies,
Du céleſte courroux tous furent les hoſties:
Il ne reſta que nous d'un ſi triſte débris:
Vous en verrez tantôt la ſuite en nos lambris:
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles:
Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras;
Il veut lui tendre auſſi les ſiens, & ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a ſa langue preſſée:
L'un & l'autre ſe dit adieu de la penſée;
Le corps n'eſt tantôt plus que feuillage & que bois.
D'étonnement la troupe, ainſi qu'eux, perd la voix;
Même inſtant, même ſort à leur fin les entraîne:

Baucis

Baucis devient Tilleul, Philémon devient Chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout; malgré l'effort des ans.
Ah! si ... Mais autre part j'ai porté mes présents.
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidelles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront, quelque jour, l'apprendre à l'univers;
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
Vendome, consentez au los que j'en attends;
Faites-moi triompher de l'Envie & du Temps;
Enchaînez ces démons; que sur nous ils n'attentent:
Ennemis des héros & de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire, en un style assez haut,
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie:
L'entreprise demande un plus vaste génie;
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer,
Sans parler de celui qui force à vous aimer?
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font, à regret, le travail & les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,

Font voir, par ces faveurs, que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des dieux les poſſede, c'eſt vous ;
Je l'oſe, dans ces vers, ſoutenir devant tous.
Clio, ſur ſon giron, à l'exemple d'Homere,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :
On dit qu'elle & ſes ſœurs, par l'ordre d'Apollon,
Tranſportent dans Anet tout le ſacré vallon ;
Je le crois. Puiſſions-nous chanter ſous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ſes rivages !
Puiſſent-ils, tout d'un coup, élever leurs ſourcis,
Comme on vit autrefois Philémon & Baucis !



Les Filles de Minée.
Fable CCXLII.

FABLE XXIX.

LES FILLES DE MINÉE.

Je chante dans mes vers les Filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juſte droit, de ſes honneurs jaloux.
Tout dieu veut aux humains ſe faire reconnoître.
On ne voit point les champs répondre aux ſoins du maître,
Si, dans les jours ſacrés, autour de ſes guérets,
Il ne marche en triomphe en l'honneur de Cérès.

La Grece étoit en jeux pour le fils de Sémele.
Seules on vit trois ſœurs condamner ce ſaint zele.
Alcithoé l'ainée, ayant pris ſes fuſeaux,
Dit aux autres : Quoi donc, toujours des dieux nouveaux ?
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours aſſez pour tant de fêtes,
Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers
De ce dieu qui purgea de monſtres l'univers :
Mais à quoi ſert Bacchus, qu'à cauſer des querelles,
Affoiblir les plus ſains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de triſtes chemins ?

Et nous irons chommer la peſte des humains ?
Pour moi, j'ai réſolu de pourſuivre ma tâche.
Se donne, ce jour-ci, qui voudra du relâche,
Ces mains n'en prendront point. Je ſuis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits.
Toutes trois, tour-à-tour, racontons quelque hiſtoire.
Je pourrois retrouver ſans peine en ma mémoire
Du monarque des dieux les divers changements;
Mais comme chacun ſait tous ces événements,
Diſons ce que l'Amour inſpire à nos pareilles :
Non toutefois qu'il faille en contant ſes merveilles,
Accoutumer n os cœurs à goûter ſon poiſon,
Car, ainſi que Bacchus, il trouble la raiſon.
Récitons-nous les maux que ſes biens nous attirent.
Alcithoé ſe tut, & ſes ſœurs applaudirent.

Après quelques moments, hauſſant un peu la voix,
Dans Thebes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendreſſe:
Pyrame, c'eſt l'amant, eut Thisbé pour maîtreſſe,
Jamais couple ne fut ſi bien aſſorti qu'eux:
L'un, bien fait; l'autre belle, agréables tous deux;
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimerent ſans peine,
D'autant plutôt épris, qu'une invincible haine
Diviſant leurs parents, ces deux amants unit,
Et concourut aux traits dont l'amour ſe ſervit.

Le hasard, non le choix, avoit rendu voisines
Leurs maisons où regnoient ces guerres intestines :
Ce fut un avantage à leurs desirs naissants ;
Le cours en commença par des jeux innocents ;
La premiere étincelle eût embrasé leur ame,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme,
Chacun favorisoit leurs transports mutuels,
Mais c'étoit à l'insçu de leurs parents cruels.
La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs, & sur-tout ceux que l'amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos amants à se dire avec signe leurs soins.
Ce léger reconfort ne les put satisfaire ;
Il fallut recourir à quelque autre mystere.
Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons,
Le temps avoit miné ses antiques cloisons :
Là, souvent de leurs maux ils déploroient la cause ;
Les paroles passoient, mais c'étoit peu de chose.
Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour :
Chere Thisbé, le ciel veut qu'on s'aide en amour.
Nous avons à nous voir une peine infinie :
Fuyons de nos parents l'injuste tyrannie :
J'en ai d'autres en Grece, ils se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un asyle chez eux :
Leur amitié, leur bien, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir.

Car je n'oſe parler, hélas ! de mon deſir :
Faut-il à votre gloire en faire un ſacrifice ?
De crainte de vains bruits, faut-il que je languiſſe ?
Ordonnez, j'y conſens ; tout me ſemblera doux ;
Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrois dire autant, lui répartit l'amante ;
Votre amour étant pure encor que véhémente,
Je vous ſuivrai par-tout : notre commun repos
Me doit mettre au deſſus de tous les vains propos.
Tant que de ma vertu je ſerai ſatisfaite,
Je rirai des diſcours d'une langue indiſcrette,
Et m'abandonnerai ſans crainte à votre ardeur,
Contente que je ſuis des ſoins de ma pudeur.
Jugez ce que ſentit Pyrame à ces paroles !
Je n'en fais point ici de peintures frivoles.
Suppléez au peu d'art que le ciel mit en moi :
Vous-même, peignez-vous cet amant hors de ſoi.
Demain, dit-il, il faut ſortir avant l'aurore ;
N'attendez point les traits que ſon char fait éclore :
Trouvez-vous aux degrés du terme de Cérès :
Là, nous nous attendrons : le rivage eſt tout près :
Une barque eſt au bord, les rameurs, le vent même,
Tout, pour notre départ, montre une hâte extrême ;
L'augure en eſt heureux, notre ſort va changer ;
Et les dieux ſont pour nous, ſi je ſais bien juger.
Thisbé conſent à tout : elle en donne pour gage
Deux baiſers, par le mur, arrêtés au paſſage.

Heureux mur! tu devois ſervir mieux leur deſir,
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaiſir.
Le lendemain Thisbé ſort & prévient Pyrame;
L'impatience, hélas! maîtreſſe de ſon ame,
La fait arriver ſeule & ſans guide aux degrés;
L'ombre & le jour luttoient dans les champs azurés.
Une Lionne vint, monſtre imprimant la crainte,
D'un carnage récent ſa gueule eſt toute teinte.
Thisbé fuit; & ſon voile emporté par les airs,
Source d'un ſort cruel, tombe dans ces déſerts.
La Lionne le voit, le ſouille, le déchire;
Et l'ayant teint de ſang, aux forêts ſe retire.
Thisbé s'étoit cachée en un buiſſon épais.
Pyrame arrive, & voit ces veſtiges tous frais.
O dieux! que devient-il? Un froid court dans ſes veines,
Il apperçoit le voile étendu dans ces plaines:
Il le leve; & le ſang joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeſte trépas.
Thisbé, s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue!
Te voilà, par ma faute, aux enfers deſcendue!
Je l'ai voulu; c'eſt moi qui ſuis le monſtre affreux
Par qui tu t'en vas voir le ſéjour ténébreux:
Attends-moi, je te vais rejoindre aux rives ſombres;
Mais m'oſerai-je à toi préſenter chez les ombres?
Jouis au moins du ſang que je te vais offrir,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à ſouffrir.
Il dit: & d'un poignard coupe auſſi-tôt ſa trame.

Thisbé vient ; Thisbé voit tomber son cher Pyrame.
Que devient-elle aussi ? Tout lui manque à la fois ;
Les sens & les esprits aussi-bien que la voix.
Elle revient enfin ; Cloton, pour l'amour d'elle,
Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumiere des cieux :
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler, sa langue est retenue :
Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thisbé prend le poignard, &, découvrant son sein,
Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée :
Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.
Cher amant, reçois donc ce triste sacrifice.
Sa main & le poignard font alors leur office.
Elle tombe, & tombant range ses vêtements,
Dernier trait de pudeur, même aux derniers moments.
Les nymphes d'alentour lui donnerent des larmes ;
Et du sang des amants teignirent par des charmes
Le fruit d'un mûrier proche, & blanc jusqu'à ce jour,
Éternel monument d'un si parfait amour.

Cette histoire attendrit les Filles de Minée :
L'une accusoit l'amant ; l'autre la destinée ;

Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
De cette paſſion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente :
L'eſt-elle ? Elle devient auſſi-tôt languiſſante.
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,
Et cependant l'hymen eſt ce qui la détruit.
Il y joint, dit Climene, une âpre jalouſie,
Poiſon le plus cruel dont l'ame ſoit ſaiſie.
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé ma ſœur, attachant vos eſprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite ;
Celles que je vais dire ont auſſi leur mérite.
J'accourcirai le temps, ainſi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phœbus ne partage le jour :
A ſes rayons perçants oppoſons quelques voiles :
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que ſur la mienne, avant que d'être au ſoir,
Un progrès tout nouveau ſe faſſe appercevoir :
Cependant donnez-moi quelque heure de ſilence,
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence ;
Souffrez-en les défauts, & ſongez ſeulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale aimoit Procris, il étoit aimé d'elle :
Chacun ſe propoſoit leur hymen pour modele :
Ce qu'amour fait ſentir de piquant & de doux,
Combloit abondamment les vœux de ces époux ;
Ils ne s'aimoient que trop : leurs ſoins & leur ten-
dreſſe

Approchoient des tranſports d'amant & de maî-
treſſe;
Le ciel même envia cette félicité:
Céphale eut à combattre une divinité.
Il étoit jeune & beau, l'Aurore en fut charmée,
N'étant pas à ces biens, chez elle, accoutumée.
Nos belles cacheroient un pareil ſentiment:
Chez les divinités on en uſe autrement.
Celle-ci déclara ſon amour à Céphale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale;
Les jeunes déités qui n'ont qu'un vieil époux,
Ne ſe ſoumettent point à ces loix, comme nous.
La déeſſe enleva ce héros ſi fidelle:
De modérer ſes feux il pria l'immortelle.
Elle le fit: l'amour devint ſimple amitié:
Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la ſienne:
Recevez ſeulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un javelot toujours sûr de ſes coups.)
Un jour cette Procris, qui ne vit que pour vous,
Fera le déſeſpoir de votre ame charmée,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
Tout oracle eſt douteux, & porte un double ſens;
Celui-ci mit d'abord notre époux en ſuſpens;
J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle?
Et comment? N'eſt-ce point qu'elle m'eſt infidelle?
Ah! finiſſent mes jours plutôt que de le voir!
Éprouvons toutefois ce que peut ſon devoir.

Des Mages auſſi-tôt conſultant la ſcience,
D'un feint adoleſcent il prend la reſſemblance,
S'en va trouver Procris, éleve juſqu'aux cieux
Ses beautés, qu'il ſoutient être dignes des dieux,
Joint les pleurs aux ſoupirs, comme un amant ſait faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
Aux préſents : il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant que Procris lui parut incertaine.
Toute choſe a ſon prix : voilà Céphale en peine;
Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts,
Conte aux vents, conte aux bois ſes déplaiſirs ſecrets;
S'imagine, en chaſſant, diſſiper ſon martyre;
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on reſpire
Oblige d'implorer l'haleine des zéphyrs.
Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des ſoupirs,
Venez, légers démons, par qui nos champs fleuriſſent:
Aure, fais-les venir : je ſais qu'ils t'obéiſſent;
Ton emploi dans ces lieux eſt de tout ranimer.
On l'entendit, on crut qu'il venoit de nommer
Quelque objet de ſes vœux, autre que ſon épouſe.
Elle en eſt avertie, & la voilà jalouſe.
Maint voiſin charitable entretient ſes ennuis :
Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits.
Il aime donc cette Aure, & me quitte pour elle ?

Nous vous plaignons ; il l'aime, & ſans ceſſe il
l'appelle ;
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enſeigner le nom d'Aure à nos bois.
Dans tous les environs le nom d'Aure réſonne.
Profitez d'un avis qu'en paſſant on vous donne.
L'intérêt qu'on y prend eſt de vous obliger.
Elle en profite, hélas ! & ne fait qu'y ſonger.
Les amants ſont toujours de légere croyance ;
S'ils pouvoient conſerver un rayon de prudence ;
(Je demande un grand point ; la prudence en
amours !)
Ils ſeroient aux rapports inſenſibles & ſourds.
Notre épouſe ne fut l'une ni l'autre choſe :
Elle ſe leve un jour ; & lorſque tout repoſe,
Que de l'aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au ſommeil, hormis quelque chaſſeur,
Elle cherche Céphale : un bois l'offre à ſa vue ;
Il invoquoit déjà cette Aure prétendue.
Viens me voir, diſoit-il, chere déeſſe, accours,
Je n'en puis plus, je meurs ; fais que par ton ſecours
La peine que je ſens ſe trouve ſoulagée.
L'épouſe ſe prétend par ces mots outragée :
Elle croit y trouver, non le ſens qu'ils cachoient,
Mais celui ſeulement que ſes ſoupçons cherchoient.
O triſte jalouſie ! ô paſſion amere !
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mere !
Ce qu'on voit par tes yeux cauſe aſſez d'embarras,

Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas.
Procris s'étoit cachée en la même retraite
Qu'un faon de biche avoit pour demeure ſecrette :
Elle en ſort ; & le bruit trompe auſſi-tôt l'époux.
Céphale prend le dard toujours sûr de ſes coups,
Le lance en cet endroit, & perce ſa jalouſe :
Malheureux aſſaſſin d'une ſi chere épouſe.
Un cri lui fait d'abord ſoupçonner quelque erreur ;
Il accourt, voit ſa faute ; & tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'aurore & les deſtins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent.
L'infortuné mari ſans ceſſe s'affligeant,
Eût accrû par ſes pleurs le nombre des fontaines,
Si la déeſſe enfin, pour terminer ſes peines,
N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ſes jours :
Triſte fin d'un hymen bien divers en ſon cours !
Fuyons ce nœud, mes ſœurs, je ne puis trop le dire.
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous eſt permis d'aimer que ſous ſes loix,
N'aimons point. Ce deſſein fut pris par toutes trois.
Toutes trois, pour chaſſer de ſi triſtes penſées,
A revoir leur travail ſe montrent empreſſées.
Climene en un tiſſu riche, pénible & grand,
Avoit preſque achevé le fameux différend
D'entre le dieu des eaux & Pallas la ſavante.
On voyoit en lointain une ville naiſſante.

L'honneur de la nommer entr'eux deux conteſté,
Dépendoit du préſent de chaque déité.
Neptune fit le ſien d'un ſymbole de guerre.
Un coup de ſon trident fit ſortir de la terre
Un animal fougueux, un courſier plein d'ardeur.
Chacun de ce préſent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'olivier, qui de paix eſt la marque aſſurée:
Elle emporta le prix, & nomma la cité.
Athene offrit ſes vœux à cette déité.
Pour les lui préſenter on choiſit cent pucelles,
Toutes ſachant broder, auſſi ſages que belles.
Les premieres portoient force préſents divers;
Tout le reſte entouroit la déeſſe aux yeux pers.
Avec un doux ſourire elle acceptoit l'hommage.
Climene ayant enfin reployé ſon ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots ſon récit:

Rarement pour les pleurs mon talent réuſſit,
Je ſuivrai toutefois la matiere impoſée.
Télamon pour Cloris avoit l'ame embraſée:
Cloris pour Télamon brûloit de ſon côté.
La naiſſance, l'eſprit, les graces, la beauté,
Tout ſe trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans le ſiecle où nous ſommes.
Ce ſont les biens, c'eſt l'or, mérite univerſel.
Ces amants, quoiqu'épris d'un deſir mutuel,

N'osoient au blond hymen sacrifier encore,
Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en passeroit, l'autre état ne le peut:
Soit raison, soit abus, le sort ainsi le veut.
Cette loi qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune amant d'une autre erreur suivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers.
Un pays contesté par des peuples divers,
Engagea Télamon dans un dur exercice.
Il quitta pour un temps l'amoureuse milice.
Cloris y consentit, mais non pas sans douleur.
Il voulut mériter son estime & son cœur.
Pendant que ses exploits terminent la querelle,
Un parent de Cloris meurt; & laisse à la belle
D'amples possessions & d'immenses trésors:
Il habitoit les lieux où Mars regnoit alors.
La belle s'y transporte, & par-tout révérée,
Par-tout, des deux partis, Cloris considérée,
Voit de ses propres yeux les champs où Télamon
Venoit de consacrer un trophée à son nom.
Lui, de sa part, accourt; & tout couvert de gloire
Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
Leur rencontre se fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystere:
L'âge de fer, en tout, a coutume d'en faire.
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens,
Qu'au sein de sa patrie, & de l'aveu des siens.

Tout chemin, hors la mer, allongeant leur souffrance;
Ils commettent aux flots cette douce espérance.
Zéphyre les suivoit, quand, presque en arrivant,
Un pirate survient, prend le dessus du vent,
Les attaque, les bat. En vain, par sa vaillance,
Télamon jusqu'au bout porte sa résistance :
Après un long combat son parti fut défait;
Lui pris; & ses efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un esclavage indigne. O dieux, qui l'eut pu croire!
Le Sort, sans respecter ni son sang, ni sa gloire,
Ni son bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,
Le fit être forçat aussi-tôt qu'il fut pris.
Le destin ne fut pas à Cloris si contraire;
Un célebre marchand l'achete du corsaire :
Il l'emmene; & bientôt la belle, malgré soi,
Au milieu de ses fers, range tout sous sa loi.
L'épouse du marchand la voit avec tendresse :
Ils en font leur compagne, & leur fils sa maîtresse.
Chacun veut cet hymen : Cloris à leurs desirs
Répondoit seulement par de profonds soupirs.
Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langage :
Vous soupirez toujours; toujours votre visage,
Baigné de pleurs, nous marque un déplaisir secret.
Qu'avez-vous? Vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits, & l'excès de ma flamme?

Rien

Rien ne vous force ici, découvrez-nous votre ame;
Cloris, c'eſt moi qui ſuis l'eſclave & non pas vous,
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'aſſez doux?
Parlez, nous ſommes prêts à changer de demeure;
Mes parents m'ont promis de partir tout à l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus?
Tout le nôtre eſt à vous, ne le dédaignez plus.
J'en ſais qui l'agreeroient; j'ai ſu plaire à plus d'une:
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune:
Quelle que ſoit la nôtre, uſez-en: vous voyez
Ce que nous poſſédons & nous-même à vos pieds.
Ainſi parle Damon, & Cloris, toute en larmes,
Lui répond en ces mots accompagnés de charmes:
Vos moindres qualités, & cet heureux ſéjour
Même aux filles des dieux donneroient de l'amour:
Jugez donc ſi Cloris, eſclave & malheureuſe,
Voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuſe.
Je ſais quel eſt leur prix: mais de les accepter,
Je ne puis; & voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'eſt point l'eſclavage:
Si toujours la naiſſance éleva mon courage,
Je me vois, grace aux dieux, en des mains où je puis
Garder ces ſentiments malgré tous mes ennuis.
Je puis même avouer (hélas! faut-il le dire?)
Qu'un autre a ſur mon cœur conſervé ſon empire.
Je chéris un amant, ou mort, ou dans les fers;
Je prétends le chérir encor dans les enfers.

Pourriez-vous eſtimer le cœur d'une inconſtante ?
Je ne ſuis déjà plus aimable, ni charmante,
Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit ſi doux,
Et, doublement eſclave, eſt indigne de vous.
Touché de ce diſcours, Damon prend congé d'elle;
Fuyons, dit-il en ſoi, j'oublierai cette belle :
Tout paſſe, & même un jour ſes larmes paſſeront :
Voyons ce que l'abſence & le temps produiront.
A ces mots il s'embarque; &, quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu ſauvage;
Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
Et ſur le bord d'un bois à chaſſer occupés.
Télamon, de ce nombre, avoit briſé ſa chaîne:
Aux regards de Damon il ſe préſente à peine,
Que ſon air, ſa fierté, ſon eſprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire ſon deſtin :
Puis le plaint, puis l'emmene & puis lui dit ſa flamme.
D'une eſclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'ame :
Elle chérit un mort ! un mort ! ce qui n'eſt plus
L'emporte dans ſon cœur ! mes vœux ſont ſuperflus.
Là-deſſus, de Cloris il lui fait la peinture,
Télamon dans ſon ame admire l'aventure,
Diſſimule, & ſe laiſſe emmener au ſéjour
Où Cloris lui conſerve un ſi parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec ſoin ſa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile & commune.
On apprend leur retour, & leur débarquement;
Cloris ſe préſentant à l'un & l'autre amant,

Reconnoît Télamon ſous un faix qui l'accable;
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoiſſable.
Un œil indifférent à le voir eût erré,
Tant la peine & l'amour l'avoient défiguré.
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obſtacle;
Cloris le reconnoît, & tombe à ce ſpectacle:
Elle perd tous ſes ſens & de honte & d'amour.
Télamon, d'autre part, tombe preſque à ſon tour.
On demande à Cloris la cauſe de ſa peine,
Elle la dit; ce fut ſans s'attirer de haine:
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une juſte amitié.
Damon dit que ſon zele avoit changé de face.
On le crut. Cependant, quoiqu'on diſe & qu'on faſſe,
D'un triomphe ſi doux l'honneur & le plaiſir
Ne ſe perd qu'en laiſſant des reſtes de deſir.
On crut pourtant Damon. Il reſtreignit ſon zele
A ſceller de l'hymen une union ſi belle;
Et, par un ſentiment à qui rien n'eſt égal,
Il pria ſes parents de doter ſon rival.
Il l'obtint, renonçant dès-lors à l'hyménée.
Le ſoir étant venu de l'heureuſe journée,
Les noces ſe faiſoient à l'ombre d'un ormeau:
L'enfant d'un voiſin vit s'y percher un corbeau:
Il fait partir de l'arc une fleche maudite,
Perce les deux époux d'une atteinte ſubite.
Cloris mourut du coup, non ſans que ſon amant
Attirât ſes regards en ce dernier moment.

Il s'écrie, en voyant finir ſes deſtinées :
Quoi ! la Parque a tranché le cours de ſes années ?
Dieux, qui l'avez voulu, ne ſuffiſoit-il pas
Que la haine du ſort avançât mon trépas ?
En achevant ces mots il acheva de vivre ;
Son amour, non le coup, l'obligea de la ſuivre :
Bleſſé légérement il paſſa chez les morts ;
Le Styx vit nos époux accourir ſur ſes bords ;
Même accident finit leurs précieuſes trames :
Même tombe eut leurs corps, même ſéjour leurs ames.
Quelques-uns ont écrit (mais ce fait eſt peu sûr)
Que chacun d'eux devint ſtatue & marbre dur.
Le couple infortuné face à face repoſe,
Je ne garantis point cette métamorphoſe :
On en doute. On le croit plus que vous ne penſez,
Dit Climene ; & cherchant dans les ſiecles paſſés
Quelque exemple d'amour & de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par le ſage interprete.
J'admirai, je plaignis ces amants malheureux ;
On les alloit unir : tout concouroit pour eux ;
Ils touchoient au moment ; l'attente en étoit sûre ;
Hélas ! il n'en eſt point de telle en la nature ;
Sur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains ;
Les dieux ſe font un jeu de l'eſpoir des humains.
Laiſſons, reprit Iris, cette triſte penſée.
La fête eſt vers ſa fin, grace au ciel, avancée ;
Et nous avons paſſé tout ce temps en récits,

Capables d'affliger les moins ſombres eſprits.
Effaçons, s'il ſe peut, leur image funeſte :
Je prétends de ce jour mieux employer le reſte ;
Et dire un changement ; non de corps, mais de cœur :
Le miracle en eſt grand ; amour en fut l'auteur :
Il en fait tous les jours de diverſe maniere.
Je changerai de ſtyle en changeant de matiere.

Zoon plaiſoit aux yeux, mais ce n'eſt pas aſſez,
Son peu d'eſprit, ſon humeur ſombre,
Rendoient ces talents mal placés :
Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,
Vivoit parmi les bois, concitoyen des ours,
Et paſſoit ſans aimer les plus beaux de ſes jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire ;
J'en blâme en nous l'excès ; mais je n'approuve pas
Qu'inſenſible aux plus doux appas,
Jamais un homme ne ſoupire.
Eh quoi ! ce long repos eſt-il d'un ſi grand prix ?
Les morts ſont donc heureux : ce n'eſt pas mon avis.
Je veux des paſſions ; & ſi l'état le pire
Eſt le néant, je ne ſais point
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, & le voilà frappé :
Voilà ſon cœur développé.
Amour, par ſon ſavoir ſuprême,

Ne l'eut pas fait amant, qu'il en fit un héros.
Zoon rend grace au dieu qui troubloit ſon repos :
Il regarde, en tremblant, cette jeune merveille.
A la fin, Iole s'éveille :
Surpriſe & dans l'étonnement,
Elle veut fuir, mais ſon amant
L'arrête, & lui tient ce langage ;
Rare & charmant objet, pourquoi me fuyez-vous ?
Je ne ſuis plus celui qu'on trouvoit ſi ſauvage :
C'eſt l'effet de vos traits, auſſi puiſſants que doux :
Ils m'ont l'ame & l'eſprit & la raiſon donnée.
Souffrez que, vivant ſous vos loix,
J'emploie à vous ſervir des biens que je vous dois.
Iole, à ce diſcours encor plus étonnée,
Rougit, & ſans répondre, elle court au hameau,
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses compagnes d'abord s'aſſemblent autour d'elle :
Zoon ſuit en triomphe, & chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes ſœurs, tout ce qu'il fit ;
Ni ſes ſoins pour plaire à la belle.
Leur hymen ſe conclut : un ſatrape voiſin,
Le propre jour de cette fête,
Enleve à Zoon ſa conquête.
On ne ſoupçonnoit point qu'il eût un tel deſſein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Pourſuit le raviſſeur, & le joint, & l'engage
En un combat de main à main.
Iole en eſt le prix, auſſi-bien que le juge.

Le ſatrape vaincu trouve encor du refuge
En la bonté de ſon rival.
Hélas ! cette bonté lui devint inutile :
Il mourut du regret de cet hymen fatal.
Aux plus infortunés la tombe ſert d'aſyle.
Il prit pour héritiere, en finiſſant ſes jours,
Iole qui mouilla de pleurs ſon mauſolée.
Que ſert-il d'être plaint quand l'ame eſt envolée ?
Ce ſatrape eût mieux fait d'oublier ſes amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette hiſtoire,
Et ſes ſœurs avouoient qu'un chemin à la gloire
C'eſt l'amour : on fait tout pour ſe voir eſtimé :
Eſt-il quelque chemin plus court pour être aimé ?
Quel charme de s'ouir louer par une bouche
Qui même, ſans s'ouvrir, nous enchante & nous touche !
Ainſi diſoient ces ſœurs. Un orage ſoudain
Jette un ſecret remords dans leur profane ſein.
Bacchus entre, & ſa cour, confus & long cortége :
Où ſont, dit-il, ces ſœurs à la main ſacrilege ?
Que Pallas les défende, & vienne en leur faveur
Oppoſer ſon égide à ma juſte fureur :
Rien ne m'empêchera de punir leur offenſe :
Voyez : Et qu'on ſe rie après de ma puiſſance.
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monſtres au plancher.
Ailés, noirs & velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois ſœurs ; on n'en voit nulle trace.

Leurs métiers ſont briſés : on éleve à leur place
Une chapelle au dieu pere du vrai nectar,
Pallas a beau ſe plaindre, elle a beau prendre part
Au deſtin de ces ſœurs par elle protégées.
Quand quelque dieu voyant ſes bontés négligées,
Nous fait ſentir ſon ire, un autre n'y peut rien :
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

Profitons, s'il ſe peut, d'un ſi fameux exemple.
Chommons : c'eſt faire aſſez qu'aller de temple en temple
Rendre à chaque immortel les vœux qui lui ſont dûs :
Les jours donnés aux dieux ne ſont jamais perdus.

(*Fable* CCXLII.)

La Matrone d'Ephese
Fable CCXLIII

FABLE XXX.

LA MATRONE D'ÉPHESE.

S'il eſt un conte uſé, commun & rebattu,
C'eſt celui qu'en ces vers j'accommode à ma guiſe.
Et pourquoi donc le choiſis-tu?
Qui t'engage à cette entrepriſe?
N'a-t-elle point déjà produit aſſez d'écrits?
Quelle grace aura ta Matrone,
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos eſprits?
Sans répondre aux cenſeurs, car c'eſt choſe infinie,
Voyons ſi dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Epheſe il fut autrefois
Une dame, en ſageſſe & vertus, ſans égale;
Et, ſelon la commune voix,
Ayant ſu rafiner ſur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle & de ſa chaſteté:
On l'alloit voir par rareté:
C'étoit l'honneur du ſexe: heureuſe ſa patrie!
Chaque mere, à ſa bru, l'alléguoit pour patron:
Chaque époux la prônoit à ſa femme chérie:
D'elle deſcendent ceux de la Prudoterie,
Antique & célebre maiſon.

Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole :
Il mourut ; & son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura, fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme ;
Celle-ci faisoit un vacarme,
Un bruit, & des regrets à percer tous les cœurs ;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte,
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée,
Que tout a sa mesure, & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès :
Chacun rendit par-là sa douleur rengrégée.
Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté
Que son époux avoit perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié,
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
Une esclave, en ce lieu, la suivit par pitié,

Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entends bien, c'eſt-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et juſques à l'effet, courageuſe & hardie.
L'eſclave avec la dame avoit été nourrie.
Toutes d'eux s'entr'aimoient; & cette paſſion
Étoit crûe avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eût fourni deux modeles
D'une telle inclination.
Comme l'eſclave avoit plus de ſens que la dame,
Elle laiſſa paſſer les premiers mouvements:
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs ſentiments.
Aux conſolations la veuve inacceſſible,
S'appliquoit ſeulement à tout moyen poſſible
De ſuivre le défunt aux noirs & triſtes lieux.
Le fer auroit été le plus court & le mieux:
Mais la dame vouloit repaître encor ſes yeux
Du tréſor qu'enfermoit la biere,
Froide dépouille, & pourtant chere.
C'étoit là le ſeul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de ſortes,
Notre veuve choiſit pour ſortir d'ici-bas.
Un jour ſe paſſe, & deux, ſans autre nourriture
Que ſes profonds ſoupirs, que ſes fréquents hélas,
Qu'un inutile & long murmure

Contre les dieux, le ſort & la nature.
Enfin ſa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer ſi bien.

Encore un autre mort faiſoit ſa réſidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
Car il n'avoit, pour monument,
Que le deſſous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laiſſé.
Un ſoldat, bien récompenſé,
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit, par ordonnance,
Que ſi d'autres voleurs, un parent, un ami,
L'enlevoient, le ſoldat nonchalant, endormi,
Rempliroit auſſi-tôt ſa place.
C'étoit trop de ſévérité :
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au garde aucune grace.
Pendant la nuit, il vit, aux fentes du tombeau,
Briller quelque clarté, ſpectacle aſſez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la dame
Rempliſſant l'air de ſes clameurs.
Il entre, eſt étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triſte muſique,
Pourquoi cette maiſon noire & mélancolique ?
Occupée à ſes pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles :

Le mort, pour elle, y répondit.
Cet objet, ſans autres paroles,
Diſoit aſſez par quel malheur
La dame s'enterroit ainſi toute vivante.
Nous avons fait ſerment, ajouta la ſuivante,
De nous laiſſer mourir de faim & de douleur.
Encor que le ſoldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'eſt que la vie.
La dame, cette fois, eut de l'attention;
Et déjà l'autre paſſion
Se trouvoit un peu ralentie.
Le temps avoit agi. Si la foi du ſerment,
Pourſuivit le ſoldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger ſeulement;
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles:
Concluſion, qu'il obtint d'elle
Une permiſſion d'apporter ſon ſoupé,
Ce qu'il fit; & l'eſclave eut le cœur fort tenté
De renoncer, dès-lors, à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penſer m'eſt venu:
Qu'importe à votre époux que vous ceſſiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous
ſuivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, Madame, il voudroit achever ſa carriere.
La nôtre ſera longue encor, ſi nous voulons.

Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la biere?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt: qui nous presse? Attendons:
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous servira-t-il d'en être regardée?
Tantôt, en voyant les trésors,
Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois: Hélas! c'est dommage,
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit son temps, il tira
Deux traits de son carquois: de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la dame:
Jeune & belle, elle avoit, sous ses pleurs, de l'éclat;
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pu l'aimer, & même étant leur femme.
Le garde en fut épris: les pleurs & la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes,
Tout y fit: une belle, alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison, qui de l'amour est le premier degré:
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne: il fait tant qu'elle mange:
Il fait tant que de plaire, & se rend, en effet,
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait:

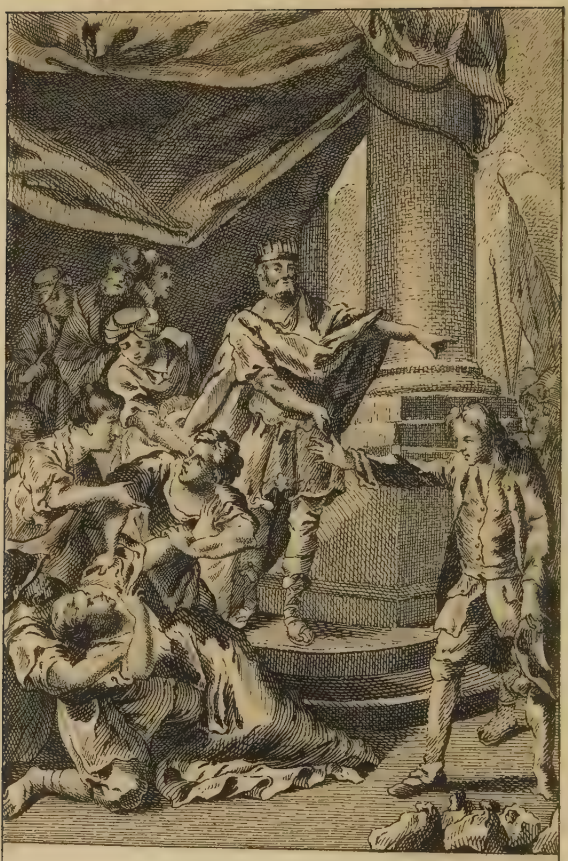
Il fait tant, enfin, qu'elle change ;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penſer,
De l'un à l'autre il fait cette femme paſſer.
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout, au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cet hyménée, un voleur ſe haſarde
D'enlever le dépôt commis aux ſoins du garde :
Il en entend le bruit; il y court à grands pas,
Mais en vain : la choſe étoit faite.
Il revient au tombeau conter ſon embarras,
Ne ſachant où trouver retraite.
L'eſclave alors lui dit, le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu ?
Les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?
Si Madame y conſent, j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les paſſants n'y connoîtront rien.
La dame y conſentit. O volages femelles !
La femme eſt toujours femme : il en eſt qui ſont belles :
Il en eſt qui ne le ſont pas.
S'il en étoit d'aſſez fidelles,
Elles auroient aſſez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Eſt de réſiſter aux amorces,

La nôtre eſt bonne auſſi ; mais l'exécution
Nous trompe également : témoin cette Matrone,
Et, n'en déplaiſe au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût propoſer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au deſſein de mourir mal conçu, mal formé :
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas, peut-être, une ſi grande affaire.
Cela lui ſauvoit l'autre ; & tout conſidéré,
Mieux vaut goujat debout, qu'empereur enterré.

(*Fable* CCXLIII.)

FABLE XXXI.



Belphegor.

Fable CCXLIV.

FABLE XXXI.

BELPHÉGOR.

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL.

A MADEMOISELLE DE CHAMMELAY.

De votre nom j'orne le frontiſpice
Des derniers vers que ma Muſe a polis ;
Puiſſe le tout, ô charmante Philis
Aller ſi loin que votre los franchiſſe
La nuit des temps. Nous la ſaurons dompter ;
Moi, par écrire ; & vous, par réciter.
Vous régnerez long-temps dans la mémoire
Après avoir régné juſques ici,
Dans les eſprits, dans les cœurs même auſſi.
Qui ne connoît l'inimitable actrice
Repréſentant ou *Phedre* ou *Bérénice*
Chimene en pleurs ou *Camille* en fureur ?
Eſt-il quelqu'un que votre voix n'enchante ?
Un autre enfin allant ſi droit au cœur ?
N'attendez pas que je faſſe l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait :
Comme il n'eſt point de grace qui n'y loge ;
Ce ſeroit trop, je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous ſeriez la premiere ;

Vous auriez eu mon ame toute entiere,
Si de mes vœux j'euſſe plus préſumé :
Mais en aimant qui ne veut être aimé ?
Par mes tranſports n'eſpérant pas vous plaire,
Je me ſuis dit ſeulement votre ami,
De ceux qui ſont amants plus d'à demi ;
Et plût au ſort que j'euſſe pû mieux faire !
Cela ſoit dit : venons à notre affaire.

Un jour Satan, monarque des enfers,
Faiſoit paſſer ſes ſujets en revue.
Là, confondus, tous les états divers,
Princes & rois, & la tourbe menue,
Jettoient maint pleur, pouſſoient maint & maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit, en paſſant, à chaque ame :
Qui t'a jettée en l'éternelle flamme ?
L'une diſoit : Hélas ! c'eſt mon mari ;
L'autre auſſi-tôt répondoit : C'eſt ma femme.
Tant & tant fut ce diſcours répété,
Qu'enfin Satan dit, en plein conſiſtoire,
Si ces gens-ci diſent la vérité,
Il eſt aiſé d'augmenter notre gloire ;
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art & de prudence,
Qui, non content d'obſerver avec ſoin
Tous les hymens dont il ſera témoin,

Y joigne auſſi ſa propre expérience.
Le prince ayant propoſé ſa ſentence,
Le noir ſénat ſuivit tout d'une voix.
De Belphégor auſſi-tôt on fit choix.
Ce diable étoit tout yeux & tout oreilles,
Grand éplucheur, clairvoyant à merveilles;
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pouſſer l'examen juſqu'au bout.
Pour ſubvenir aux frais de l'entrepriſe,
On lui donna mainte & mainte remiſe,
Toutes à vue, & qu'en lieux différents
Il pût toucher par des correſpondants.
Quant au ſurplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaiſirs & les peines,
Bref, ce qui ſuit notre condition,
Fut une annexe à ſa légation.
Il ſe pouvoit tirer d'affliction,
Par ſes bons tours & par ſon induſtrie;
Mais non mourir, ni revoir ſa patrie,
Qu'il n'eût ici conſumé certain temps.
Sa miſſion devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverſe & qui paſſe
Ce que le ciel voulut mettre d'eſpace
Entre ce monde & l'éternelle nuit:
Il n'en mit guere, un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville, pour lors, de luxe & de dépenſe;
Même il la crut propre pour le trafic.

Là, ſous le nom du ſeigneur Roderic,
Il ſe logea, meubla comme un riche homme;
Groſſe maiſon, grand train, nombre de gens,
Anticipant tous les jours ſur la ſomme
Qu'il ne devoit conſumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit, de tous côtés,
Gens à ſes frais, ſoit pour ſes voluptés,
Soit pour le faſte & la magnificence.
L'un des plaiſirs où plus il dépenſa,
Fut la louange. Apollon l'encenſa;
Car il eſt maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en ſa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit: il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant ſauvage fût-elle;
Car, de trouver une ſeule rebelle,
Ce n'eſt la mode à gens de qui la main
Par les préſents s'applanit tout chemin.
C'eſt un reſſort en tous deſſeins utile.
Je l'ai jà dit, & le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent & que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en journaux différents;
L'un, des époux ſatisfaits & contents,
Si peu rempli, que le diable en eut honte.

L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne reſtoit enfin
Que d'éprouver la choſe par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors,
Belle & bien faite, & peu d'autres tréſors,
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroiſſoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le pere dit que madame Honeſta,
C'étoit ſon nom, avoit eu juſques-là
Force partis; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer.
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le pourſuivant s'applique
A gagner celle où ſes vœux s'adreſſoient.
Fêtes & bals, ſérénades, muſique,
Cadeaux, feſtins, bien fort appetiſſoient,
Altéroient fort, le fonds de l'ambaſſade.
Il n'y plaint rien, en uſe en grand ſeigneur,
S'épuiſe en dons. L'autre ſe perſuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Concluſion, qu'après force prieres,
Et des façons de toutes les manieres,
Il eut un *oui* de madame Honeſta.
Auparavant le notaire y paſſa,
Dont Belphégor ſe moquant en ſon ame,
Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme

Comme un château ! Ces gens ont tout gâté.
Il eut raiſon : ôtez d'entre les hommes
La ſimple foi, le meilleur eſt ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous ſommes
Dans les procès, en prenant le revers.
Les *Si*, les *Car*, les *Contrats*, ſont la porte
Par où la noiſe entra dans l'univers :
N'eſpérons pas que jamais elle en ſorte.
Solemnités & loix n'empêchent pas
Qu'avec Hymen, Amour n'ait des débats :
C'eſt le cœur ſeul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout, le reſte eſt inutile.
Qu'ainſi ne ſoit : voyons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuſe, tout paſſe :
Chez les amants tout plait, tout eſt parfait :
Chez les époux tout ennuie & tout laſſe.
Le devoir nuit, chacun eſt ainſi fait.
Mais, dira-t-on, n'eſt-t-il en nulles guiſes
D'heureux ménage ? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints ſe ſouffrent leurs ſottiſes.

Sur ce point-là c'eſt aſſez raiſonné.
Dès que chez lui le diable eut amené
Son épouſée, il jugea par lui-même
Ce qu'eſt l'hymen avec un tel démon :
Toujours débats, toujours quelque ſermon
Plein de ſottiſe en un degré ſuprême.

Le bruit fut tel, que madame Honeſta
Plus d'une fois les voiſins éveilla :
Plus d'une fois on courut à la noiſe.
Il lui falloit quelque ſimple bourgeoiſe,
Ce diſoit-elle : un petit trafiquant
Traiter ainſi les filles de mon rang !
Méritoit-il femme ſi vertueuſe ?
Sur mon devoir je ſuis trop ſcrupuleuſe :
J'en ai regret, & ſi je faiſois bien . . . .
Il n'eſt pas ſûr qu'Honeſta ne fît rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'hiſtoire,
Sans diſputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la juppe, ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-temps ; bref, un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épouſa
La parenté de madame Honeſta,
Ayant ſans ceſſe & le pere & la mere,
Et la grand' ſœur avec le petit frere,
De ſes deniers mariant la grand' ſœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cauſe
De ſa ruine : infaillible accident,
Et j'oublioiſ qu'il eut un intendant.

Un intendant ? Qu'eſt-ce que cette choſe ?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, ſait pêcher en eau trouble ;
Et, plus le bien de ſon maître va mal,
Plus le ſien croît, plus ſon profit redouble,
Tant qu'aiſément lui-même acheteroit
Ce qui de net au ſeigneur reſteroit :
Dont par raiſon bien & duement déduite
On pourroit voir chaque choſe réduite
En ſon état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devint intendant à ſon tour ;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le ſeul recours du pauvre Roderic,
Son ſeul eſpoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir ſa bourſe,
Eſpoir douteux, incertaine reſſource.
Il étoit dit que tout ſeroit fatal
A notre époux, ainſi tout alla mal.
Ses agent, tels que la plupart des nôtres,
En abuſoient. Il perdit un vaiſſeau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau :
Trompé des uns, mal ſervi par les autres,
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à ſa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'eſquiver par la fuite ;
Gagnant les champs, où de l'âpre pourſuite
Il ſe ſauva chez un certain fermier,

En certain coin remparé de fumier.
A Matteo, c'étoit le nom du ſire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit ;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit ;
Ses créanciers, & ſa femme encor pire :
Qu'il n'y ſavoit remede que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon. Iroit-on là le prendre ?
Dame Honeſta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de ſe bien gouverner ?
Choſe ennuyeuſe, & qu'il eſt las d'entendre :
Que de ces corps trois fois il ſortiroit,
Si-tôt que lui Matteo l'en prieroit ;
Trois fois ſans plus, & ce, pour récompenſe
De l'avoir mis à couvert des ſergents.
Tout auſſi-tôt l'ambaſſadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le ſien, ouvrage fantaſtique,
Devint alors, l'hiſtoire n'en dit rien.
Son coup d'eſſai fut une fille unique
Où le galand ſe trouvoit aſſez bien :
Mais Matteo, moyennant groſſe ſomme,
L'en fit ſortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple, il ſe tranſporte à Rome ;
Saiſit un corps : Matteo l'en bannit,
Le chaſſe encore : autre ſomme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle ;
Remarquez bien, notre diable ſortit.

Le roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du ſexe, eſpoir de ſa famille:
Maint jeune prince étoit ſon pourſuivant;
Là, d'Honeſta Belphégor ſe ſauvant,
On ne le put tirer de cet aſyle.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un manant qui chaſſoit les eſprits.
Cent mille écus d'abord lui ſont promis.
Bien affligé de manquer cette ſomme,
(Car les trois fois l'empêchoient d'eſpérer
Que Belphégor ſe laiſſât conjurer)
Il la refuſe; il ſe dit un pauvre homme,
Pauvre pêcheur, qui, ſans ſavoir comment,
Sans dons du ciel, par haſard ſeulement,
De quelques corps a chaſſé quelque diable,
Apparemment chétif & miſérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire: on le force, on l'amene,
On le menace, on lui dit que ſous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que ſa puiſſance
Se manifeſte avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en préſence
Notre démon & ſon conjurateur.
D'un tel combat le prince eſt ſpectateur;
Chacun y court; n'eſt fils de bonne mere,
Qui, pour le voir, ne quitte toute affaire.
D'un côté ſont le gibet & la hart,

Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Matteo tremble, & lorgne la finance.
L'eſprit malin voyant ſa contenance,
Rioit ſous cape, alléguoit les trois fois,
Dont Matteo ſuoit dans ſon harnois,
Preſſoit, prioit, conjuroit avec larmes:
Le tout en vain. Plus il eſt en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit
Que ſur ce diable il n'avoit nul crédit.
On vous le happe & mene à la potence.
Comme il alloit haranguer l'aſſiſtance,
Néceſſité lui ſuggéra ce tour:
Il dit tout bas qu'on battît le tambour,
Ce qui fut fait: de quoi l'eſprit immonde
Un peu ſurpris, au manant demanda
Pourquoi ce bruit, coquin, qu'entends-je là?
L'autre répond: C'eſt madame Honeſta
Qui vous réclame, & va par tout le monde
Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
Incontinent le diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, & conta
Tout le ſuccès qu'avoit eu ſon voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne auſſi dru qu'aucuns autres états.
Votre grandeur voit tomber ici-bas,
Non par floccons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'hymen fait de ſa confrérie;
J'ai par moi-même examiné le cas.

Non que de ſoi la choſe ne ſoit bonne :
Elle eut jadis un plus heureux deſtin :
Mais comme tout ſe corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'eſt en votre couronne.
Satan le crut : il fut récompenſé,
Encor qu'il eût ſon retour avancé.
Car qu'eût-il fait ? ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant ſans ceſſe un diable à ſes oreilles,
Toujours le même, & toujours ſur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle :
Dans les enfers encore en change-t-on ;
L'autre peine eſt, à mon ſens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelques gens y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétends-je inférer ?
Premiérement, je ne ſais pire choſe,
Que de changer ſon logis en priſon.
En ſecond lieu, ſi par quelque raiſon
Votre aſcendant à l'hymen vous expoſe,
N'épouſez point d'Honeſta, s'il ſe peut :
N'a pas pourtant une Honeſta qui veut.

Le Juge arbitre, l'Hospitalier, et le Solitaire Fable CCXLV.

Berchin

FABLE XXXII.

LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER, ET LE SOLITAIRE.

Trois saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendoient au même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses.
Tout chemins vont à Rome : ainsi nos concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des loix, l'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie.
La moitié ? les trois quarts, & bien souvent le tout.
Le Conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle & détestable envie.
Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le loue ; & le soin de soulager les maux
Est une charité que je préfere aux autres.
Les malades d'alors étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre Hospitalier ;
Chagrins, impatients, & se plaignant sans cesse ;

Il a pour tels & tels un ſoin particulier ;
Ce ſont ſes amis : il nous laiſſe.
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où ſe trouva réduit l'Appointeur de débats.
Aucun n'étoit content ; la ſentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit :
Jamais le Juge ne tenoit
A leur gré la balance égale.
De ſemblables diſcours rebutoient l'Appointeur.
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte & que murmure,
Affligés, & contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au ſilence des bois.
Là, ſous d'âpres rochers, près d'une ſource pure,
Lieu reſpecté des vents, ignoré du ſoleil,
Il trouvent l'autre ſaint, lui demandent conſeil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de ſoi-même.
Qui mieux que vous ſait vos beſoins ?
Apprendre à ſe connoître eſt le premier des ſoins
Qu'impoſe à tous mortels la majeſté ſuprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquilité :
Chercher ailleurs ce bien, eſt une erreur extrême.
Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?
Agitez celle-ci. Comment nous verrions-nous ?
La vaſe eſt un épais nuage
Qu'aux effets du cryſtal nous venons d'oppoſer.

Mes freres, dit le ſaint, laiſſez la repoſer;
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au déſert.
Ainſi parla le Solitaire.
Il fut cru, l'on ſuivit ce conſeil ſalutaire.
Ce n'eſt pas qu'un emploi ne doive être ſouffert:
Puiſqu'on plaide, & qu'on meurt, & qu'on devient malade,
Il faut des médecins, il faut des avocats.
Ces ſecours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas,
Les honneurs & le gain, tout me le perſuade.
Cependant on s'oublie en ces communs beſoins.

O vous! dont le public emporte tous les ſoins,
Magiſtrats, princes, & miniſtres,
Vous, que doivent troubler mille accidents ſiniſtres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez perſonne.
Si quelque bon moment à ces penſers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.
Cette leçon ſera la fin de ces ouvrages:
Puiſſe-t-elle être utile aux ſiecles à venir!
Je la préſente aux rois, je la propoſe aux ſages:
Par où ſaurois-je mieux finir?

FABLE XXXIII.

LE ROSSIGNOL EN CAGE.

Un Roſſignol dont le ramage
Effaçoit les plus belles voix,
S'ennuya du ſéjour des bois,
Qui lui paroiſſoit trop ſauvage.
Quoi ! diſoit-il en ſon langage,
Moi qui ſuis des humains & le charme & l'amour,
Je m'amuſe en ces lieux à chanter nuit & jour,
Tout ce qu'on peut ouir de plus doux, de plus tendre
Mais de tous mes airs nouveaux
Quel fruit ici puis-je prétendre ?
Je charme des hiboux, ou bien des étourneaux,
Ou tout au plus quelque jeune bergere,
Qui bien ſouvent encor, ſur la tendre fougere,
Aime mieux s'en faire conter
Par ſon amant, que m'écouter ?

Auſſi-tôt ce chantre peu ſage,
Quitte ſon bois, vient à Paris ;
Il ſe laiſſe prendre ; il eſt pris.
On l'enferme dans une cage :
On le porte auſſi-tôt dans un palais doré ;
Il y chante, il eſt admiré ;

Chacun

Le Rossignol en Cage
Fable CCXLVI

Chacun vient l'écouter ; il se fait fort bon gré
De sa condition nouvelle ;
Toute nouveauté paroît belle ;
La fille du logis le vient tous les matins
Appâter de ses propres mains :
Personne n'oseroit y toucher qu'elle-même.
Le Rossignol rend grace à ses heureux destins ;
Ne desire plus rien, dans son bonheur extrême,
Que de le voir durer toujours.
Cela dura bien quinze jours ;
Mais comme avec le temps il n'est rien qui n'ennuie,
Malgré ce doux genre de vie,
Dont il avoit été charmé,
Il vint à s'ennuier de se voir enfermé ;
Tous ses admirateurs vinrent à lui déplaire :
Il n'aimoit plus à chanter,
Quand on venoit l'écouter.
Sans cesse il regrettoit son séjour solitaire :
Mais ce furent autant de regrets superflus ;
Dans ces bois desirés il ne retourna plus.
Et, malgré tous les soins de sa jeune maîtresse,
Il mourut enfin de tristesse.

La prison la plus charmante
Est toujours une prison ;
Trop souvent ce qui nous enchante,
N'a rien d'aimable que le nom.

Fin du douzieme & dernier Livre.

FABLES

Contenues dans ce Volume.

LIVRE DIXIEME.

FABLE I. *Les deux Rats, le Renard & l'Œuf.* Pag. 5
FABLE II. *L'Homme & la Couleuvre.* 15
FABLE III. *La Tortue & les deux Canards.* 19
FABLE IV. *Les Poiſſons & le Cormoran.* 21
FABLE V. *L'Enfouiſſeur & ſon Compere.* 24
FABLE VI. *Le Loup & les Bergers.* 26
FABLE VII *L'Araignée & l'Hirondelle.* 28
FABLE VIII. *La Perdrix & les Coqs.* 30
FABLE IX. *Le Chien à qui on a coupé les oreilles.* 32
FABLE X. *Le Berger & le Roi.* 34
FABLE XI. *Les Poiſſons & le Berger qui joue de la flûte.* 38
FABLE XII. *Les deux Perroquets, le Roi & ſon Fils.* 40
FABLE XIII. *La Lionne & l'Ourſe.* 43
FABLE XIV. *Les deux Aventuriers & le Taliſman.* 45
FABLE XV. *Les Lapins.* 48
FABLE XVI. *Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre & le Fils de Roi.* 51

LIVRE ONZIEME.

FABLE I. *Le Lion.* 57
FABLE II. *Les Dieux voulant inſtruire un fils de Jupiter.* 60
FABLE III. *Le Fermier, le Chien & le Renard.* 62
FABLE IV. *Le Songe d'un Habitant du Mogol.* 65
FABLE V. *Le Lion, le Singe & les deux Anes.* 67
FABLE VI. *Le Loup & le Renard.* 70
FABLE VII. *Le Payſan du Danube.* 73
FABLE VIII. *Le Vieillard & les trois jeunes Hommes.* 77
FABLE IX. *Les Souris & le Chat-huant.* 79
ÉPILOGUE. 81

LIVRE DOUZIEME ET DERNIER.

FABLE I. *Les Compagnons d'Ulyſſe, à M. le Duc de Bourgogne.* 87
FABLE II. *Le Chat & les deux Moineaux, au même.* 92
FABLE III. *Le Théſauriſeur & le Singe.* 94
FABLE IV. *Les deux Chevres.* 96
FABLE V. *A M. le Duc de Bourgogne, le vieux Chat & la jeune Souris.* 98
FABLE VI. *Le Cerf malade.* 101
FABLE VII. *La Chauve-Souris, le Buiſſon & le Canard.* 103

FABLE VIII. *La Querelle des Chiens & des Chats, & celle des Chats & des Souris,* 104
FABLE IX. *Le Loup & le Renard.* 106
FABLE X. *L'Écreviſſe & ſa Fille.* 109
FABLE XI. *L'Aigle & la Pie.* 111
FABLE XII. *Le Roi, le Milan & le Chaſſeur.* 113
FABLE XIII. *Le Renard, les Mouches & le Hériſſon.* 118
FABLE XIV. *L'Amour & la Folie.* 120
FABLE XV. *Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue & le Rat.* 122
FABLE XVI. *La Forêt & le Bucheron.* 128
FABLE XVII. *Le Renard, le Loup & le Cheval.* 130
FABLE XVIII. *Le Renard & les Poulets d'Inde.* 132
FABLE XIX. *Le Singe.* 134
FABLE XX. *Le Philoſophe Scythe.* 135
FABLE XXI. *L'Élephant & le Singe de Jupiter.* 137
FABLE XXII. *Un Fou & un Sage.* 139
FABLE XXIII. *Le Renard Anglois.* 140
FABLE XXIV. *Le Soleil & les Grenouilles.* 143
FABLE XXV. *L'Hymenée & l'Amour.* 145
FABLE XXVI. *La Ligue des Rats.* 149
FABLE XXVII. *Daphnis & Alcimadure.* 151
FABLE XXVIII. *Philémon & Baucis.* 155
FABLE XXIX. *Les Filles de Minée.* 163
FABLE XXX. *La Matrone d'Epheſe.* 185
FABLE XXXI. *Belphégor.* 193
FABLE XXXII. *Le Juge arbitre, l'Hoſpitalier, & le Solitaire.* 205
FABLE XXXIII. *Le Roſſignol en cage.* 208

Fin de la Table du quatrieme & dernier Volume.

BOUND
JUL 31 1928

P.L. 139 CHILDREN'S DEPARTMENT
jYH OFFICE v.4
LA FONTAINE 27891
FABLES

jYH v.4
LA FONTAINE 27891

CHILDREN'S DEPARTMENT
OFFICE